Lapis, Adolphe Dominique Floret
Joseph Simonis
Lord Novart

PQ
2237
E3L6

Empis

Lord Novart.

1836.

LORD NOVART,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. EMPIS.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE 27 FÉVRIER 1836.

3 - 50
h.

PARIS
J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR.

M DCCC XXXVI

LORD NOVART.

Ouvrages du même auteur qui se trouvent chez M. Barba.

SAPHO, tragédie lyrique en trois actes.
BOTHWEL, drame historique en cinq actes.
L'AGIOTAGE, comédie en cinq actes.
LAMBERT SYMNEL, ou le Mannequin politique, comédie en cinq actes.
LA DAME ET LA DEMOISELLE, comédie en quatre actes.
LA MÈRE ET LA FILLE, comédie en cinq actes.
UN CHANGEMENT DE MINISTÈRE, comédie en cinq actes.
UNE LIAISON, comédie en cinq actes.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, 4.

LORD NOVART,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. EMPIS.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,
LE 27 FÉVRIER 1836.

PARIS.
J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR.

M DCCC XXXVI

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD NOVART.	M. SAMSON.
SIR CHARLES MÉVIL, avocat, membre de la Chambre des Communes.	M. VOLNYS.
LORD ÉDOUARD BELTON.	M. PROVOST.
SIR ARTHUR SYNDALL.	M. REGNIER.
LE COMTE JULES ELLIS.	M. MIRECOUR.
LE CAPITAINE MOUBRAY.	M. GUIAUD.
FRANCIS.	M. ALEXANDRE.
JOSEPH.	M. MONLAUR.
UN NOTAIRE.	
LADY SOPHIE LENNOX, dame d'honneur de la reine.	Mme LÉONTINE VOLNYS.
LADY HENRIETTE, femme de lord Novart.	Melle DUPONT.
LADY LOUISE, veuve de Philippe Novart, frère de lord Lovart.	Mme DESMOUSSEAUX.
CÉCILE, fille de lady Louise.	Melle ANAÏS.

La scène se passe à Londres.

LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2237
E3L6

LORD NOVART,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

SIR CHARLES MÉVIL, SIR ARTHUR SYNDALL, FRANCIS.

ARTHUR.

Allez, allez, mon cher Francis, et annoncez sir Charles Mévil!

FRANCIS.

Mais, monsieur...

ARTHUR.

Mais, mon cher, vous ne savez donc pas que sir Charles Mévil est neveu de sir Robert Durham, premier lord de la trésorerie?... Sir Charles est mon camarade de collége! c'est mon ami, mon intime ami!... Annoncez donc bien vite!

FRANCIS.

Pardon, sir Arthur... mylord est sorti.

ARTHUR.

Comment, sorti!... Lord Novart n'est pas chez lui?... C'est impossible! il nous a donné rendez-vous.

FRANCIS.

Ce billet que sa seigneurie m'a chargé...

ARTHUR.

Donnez donc!

(Francis sort.)

SCÈNE II.

CHARLES, ARTHUR.

ARTHUR.

Qu'est-ce que cela signifie?

CHARLES.

Rien n'est plus clair! Lord Novart aura changé de résolution... et le mariage est manqué!

ARTHUR, lisant.

Fort bien!

CHARLES.

Je te l'ai dit, je te l'ai répété vingt fois! Un lord, un pair des Trois-Royaumes, infatué de sa naissance et de ses titres, m'admettre dans sa superbe famille! m'accorder la main de sa nièce! à moi, roturier, misérable petit avocat! Etait-ce possible? était-ce croyable?.. Une telle mésalliance...

ARTHUR, lui donnant le billet.

Tiens!... Tu me fais pitié!... Lis, lis donc, ingrat!

CHARLES, lisant.

« J'apprends que le roi tient un lever au palais de « Saint-James; je n'ai pas cru pouvoir, au point où « nous en sommes, me dispenser de faire ma cour à « sa majesté. Je compte être rentré chez moi pour recevoir le très honorable sir Charles Mévil; mais si, contre « mon attente, je me trouvais en retard, j'espère qu'il « voudra bien m'excuser. Je ne quitterai pas Saint-James « sans avoir serré la main de son Excellence sir Robert « Durham. Veuillez agréer... »

ARTHUR.

Eh bien! qu'en dis-tu? Après trois ans d'un éloignement volontaire, lord Novart, l'un des chefs de l'aristocratie anglaise, se montrer publiquement à Saint-James, chez le roi, en plein palais!... Est-il possible de se compromettre plus ouvertement et de rompre avec plus d'éclat avec nos fiers tories?... C'est avoir brûlé ses vaisseaux!...

CHARLES.

Mais, mon cher Arthur, à la première nouvelle de mon mariage, que dira, que fera lady Sophie Lennox?..

ARTHUR.

Oh! ma foi! si les maîtresses s'en mêlent!... Dès qu'on les consulte et qu'on leur donne voix délibérative, les amis n'ont qu'à battre en retraite! la lutte est trop inégale!... Eh! mon cher Charles, quels scrupules!... Lady Sophie, absente d'Angleterre depuis trois mois...

CHARLES.

Mais elle reviendra.

ARTHUR.

Tu seras marié.

CHARLES.

Et si elle revient avant?

ARTHUR.

Tu rompras avec elle.

CHARLES.

Ah! tout est rompu, sans doute, et pour toujours! ma présence ici en est la preuve; son orgueil, ses emportements, son incorrigible manie pour tout ce qui est intrigue et cabale de cour, ses inconséquences, sa coquetterie, ont détruit toutes mes illusions. On ne peut aimer ce qu'on n'estime plus! .. Mais c'est une femme, elle a droit à des ménagements, et il m'en coûte...

ARTHUR.

Tu fais difficulté de tout!.. Eh! parbleu! tu te maries! tu te maries! c'est tout dire, et cela est sans réplique!... Il n'y a rien là qui puisse blesser le cœur ni la vanité d'une maîtresse!... Un mariage, ce n'est point une infidélité ni une inclination nouvelle; c'est une affaire, c'est l'accomplissement d'un devoir, c'est une nécessité sociale, c'est la loi naturelle... On naît, on meurt, on se marie.

CHARLES.

Comment du moins justifier cet empressement?

ARTHUR.

Par une raison décisive. Tu as trente ans, et tu n'as pas de fortune!

CHARLES.

L'argent, l'argent, la fortune!

ARTHUR.

Sont ce qu'il y a de plus certain et de plus réel dans les choses de ce monde. Aujourd'hui, notre très cher oncle,

sir Robert Durham, est premier lord de la trésorerie; c'est fort bien!... mais le sera-t-il long-temps encore, le sera-t-il demain?... Mon cher Charles, l'unique pensée de tout homme d'état, son premier soin, en arrivant au ministère, doit toujours être un riche mariage pour lui-même ou pour les siens. C'est la règle; c'est un principe constitutionnel qui réunit toutes les fractions parlementaires. Crois-moi, la vie ministérielle est courte; le portefeuille nous quitte et passe promptement en d'autres mains; mais la dot nous reste! La dot est une amie fidèle; c'est la consolation des revers politiques, c'est le refuge de l'ambition déçue.

CHARLES.

Ah! l'idée seule qu'on puisse supposer que cette alliance n'est pour moi qu'un moyen de fortune me révolte et me désespère! Dans quelques heures, je vais me trouver devant une jeune fille, douée de toutes les vertus qui commandent l'amour et l'admiration, et peut-être cette jeune fille pensera-t-elle que mon cœur est indifférent à tant de charmes et de qualités, que je calcule son or, que je marchande sa main!

ARTHUR.

Tu as l'esprit romanesque.

CHARLES.

Eh! si tu connaissais comme moi le caractère entreprenant et vindicatif de lady Sophie Lennox... tout ce dont elle est capable!... son influence sur la reine!...

ARTHUR.

Le crédit de lord Novart sera-t-il moins puissant aujourd'hui?... Lord Novart, l'aristocrate le plus populaire!

CHARLES.

Sans doute, ses opinions nouvelles...

ARTHUR.

Parbleu! il ne renie pas, comme tant d'autres, ses opinions d'autrefois; elles étaient aussi sincères que ses opinions d'aujourd'hui. Je vous trouve bien maladroits et bien inconséquents de récriminer sans cesse sur nos variations politiques! Mais, à ce compte, moi qui te parle, moi-même, je ne serais donc qu'une véritable marionnette?...Tu dois t'en souvenir; à l'Université, j'étais fou des républiques grecques et romaines. Tout plein de mon *De viris illustribus*, je ne rêvais que liberté, égalité, destruction des tyrans!... On m'appelait *Brutus!* Comme lui j'aurais chassé Tarquin-le-Superbe!... A l'exemple de *Gracchus* il me fallait la loi agraire!... Cela se conçoit... je ne me considérais encore que comme un pauvre prolétaire, et dans un bouleversement je n'avais rien à perdre et j'avais tout à gagner. Mais depuis que je me suis poussé dans le monde, depuis que j'ai fait ma fortune, depuis que je possède, que je suis propriétaire, diable! je me suis singulièrement modifié!... Je suis toujours un chaud partisan des progrès et des réformes; mais je les veux avec sagesse... sans secousse... parfois même je résiste, je me redresse et je me fais conservateur! J'admets des supériorités sociales!... Et pourquoi pas? Qu'est-ce qu'un bourgeois en l'an de grace mil huit cent trente-six? qu'est-ce qu'un gentilhomme? Il n'y a plus maintenant que deux classes: le riche et le pauvre, le sot et l'homme d'esprit. Le noble aujourd'hui c'est le riche; je suis riche, je cultive les arts et la littérature, donc je suis noble, donc je suis l'égal de lord Novart. Lord Novart est riche, très riche; donc lord Novart est mon égal. Il me semble que c'est là du raisonnement, de la logique, je dirais presque de la politique... mise à la portée de tout le monde. Ah! mon cher

ami, mon cher camarade, que ne suis-je à ta place! que ne suis-je encore garçon!

CHARLES.

Y penses-tu bien! toi, le mari le plus heureux! C'est à la vue de ton intérieur, c'est en voyant ta femme et tes enfants qu'on sent le désir et le besoin de changer d'état.

ARTHUR.

Sans doute, sans doute!... Juste ciel!... ma femme!... ma Fanny!... C'est un culte! c'est de l'idolâtrie!... Mais enfin, si la Providence eût aussi bien voulu que je n'eusse jamais aimé mon adorable Fanny, je serais encore à marier, je serais un excellent parti; et, après les services que j'ai rendus à lord Novart en l'associant à mes heureuses spéculations, il y a cent à parier que cette jeune et charmante Cécile que tu vas épouser...

CHARLES.

Eh quoi!... mon cher Arthur...

ARTHUR.

Je ne me plains pas!... je ne me plains jamais! Quel souhait peut-on former quand on a ma fortune et mon indépendance?... Et n'ai-je pas au contraire des graces à rendre au ciel?... Je te marie, je te procure un établissement superbe! Tout l'avantage est donc de mon côté.

CHARLES.

Brave Arthur!...

ARTHUR.

Mais tu pourras prendre ta revanche, mon cher camarade!... Si j'étais aussi bien à ta place, membre de la chambre des communes et neveu d'un premier ministre, je te lancerais, je te placerais magnifiquement! Eh bien!

tu me lanceras, tu me placeras, mais plus modestement; je n'ai pas tes prétentions, ni ton ambition, moi!

CHARLES.

Comment!... Et toi aussi, te voilà la manie des places?

ARTHUR.

Que veux-tu? quand on a de la fortune, il faut bien chercher à faire quelque chose; depuis que j'ai quitté la Bourse, je m'ennuie, je me fatigue de cet état de désœuvrement.

CHARLES.

Eh! malheureux, dans quel gouffre veux-tu te précipiter?

ARTHUR.

Ah! bah! j'ai du courage et de la philosophie; je ferai comme vous autres, je me dévouerai, je me résignerai, je m'endurcirai.

CHARLES.

Si du moins un emploi t'était nécessaire?...

ARTHUR.

Parbleu! je peux m'en passer, je n'en ai pas besoin!... Eh! mon Dieu, sans toi, sans ton oncle, si vous n'étiez pas là, je n'y aurais jamais songé! C'est l'occasion... N'es-tu pas mon camarade de collége? N'es-tu pas mon ami, mon meilleur ami?... Moi, je te proclame partout mon protecteur, partout je me dis ton protégé, et je croirais te manquer en m'adressant à d'autres. Mais si tu ne me protéges pas, si je n'obtiens rien, tu me donnes un ridicule, et, je t'en préviens, le ridicule est ce que je redoute le plus au monde!... Mais je crois entendre... oui, c'est la voix de lord Novart...

CHARLES.

Déjà!.. Malgré moi j'éprouve une émotion...

ARTHUR.

Allons donc! prends un air libre et assuré!... La timidité est la plaie de notre époque, et c'est le défaut de confiance qui perd tous nos jeunes gens! Au surplus, laisse-moi faire; je ne sais pas encore ce que je vais lui dire... mais quand je me livre à mes inspirations, je parle avec un feu, avec une éloquence, et je me sens d'une verve!...

CHARLES.

Tu me fais peur!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LORD NOVART (en grand costume de cour), FRANCIS, ET PLUSIEURS VALETS.

NOVART, à Francis, au fond du théâtre.

Le maladroit! le malheureux! il a failli écraser vingt ouvriers!

FRANCIS.

Mais, mylord, John assure que ces matelots étaient ivres.

NOVART.

L'homme privé de sa raison n'en a que plus de droits à l'humanité de ses semblables! Ne l'ai-je pas dit mille fois?... Il me convient à moi, il me plaît d'être conduit lentement; je veux que dans la cité mes chevaux aillent le pas, je veux qu'au moindre embarras l'on arrête! Il y a trop long-temps que la livrée se joue impunément de la

vie des citoyens; et puisque nos grands seigneurs en équipages s'inquiètent si peu des piétons, c'est aux amis du peuple, c'est aux philanthropes à faire justice de cette valetaille impitoyable. Qu'on le chasse! je le veux, je l'ordonne!

(Francis et les valets se retirent.)

SCÈNE IV.

CHARLES, LORD NOVART, ARTHUR.

ARTHUR.

Mylord-duc, votre seigneurie daignera-t-elle me faire la grace...

NOVART.

La grace!.. ma seigneurie!... Ah! je vous en supplie, mon cher Arthur, trève entre nous à toutes ces qualifications surannées et de la langue des gens de cour. Appelez-moi par mon nom, appelez-moi Novart.

ARTHUR.

Je connais trop la distance...

NOVART.

Traitez-moi donc en homme! traitez-moi en ami. Allons, serrez-moi la main, et veuillez, je vous prie, me présenter à sir Charles Mévil.

CHARLES.

C'est moi, mylord, qui réclame cet honneur.

NOVART.

J'ai vraiment des excuses à vous faire, messieurs, de m'offrir à vous sous cet attirail burlesque!

ARTHUR.

Comment donc! cela vous sied à ravir. Votre costume est d'une richesse...

NOVART.

Oui, la magnificence est peut-être un moyen d'échapper au ridicule; mais je vous certifie que le fardeau n'est pas moins pesant pour qui n'a plus l'habitude de le porter; et je vous félicite du fond de mon cœur, mon cher Arthur, de n'être jamais forcé de jouer un personnage dans toutes nos mascarades obligées.

ARTHUR.

Oh! c'est une véritable corvée, ce doit être une insupportable corvée! Mais n'offre-t-elle aucune compensation? Je parierais bien que l'accueil du roi...

NOVART.

Oh! parfait! excellent! Il faut être juste, j'ai été comblé! Sa majesté m'a raillé avec une malice si fine, si délicate, m'a persifflé avec une bonhomie si affectueuse sur ce qu'elle a bien voulu appeler ma bouderie, ma sauvagerie, que je me suis vu dans la nécessité de demander audience, afin d'expliquer ma conduite. La semaine prochaine le roi me reçoit à Windsor!

ARTHUR.

A Windsor! (à Charles.) C'est une faveur toute particulière.

NOVART.

Mais je vous ai déjà fait beaucoup trop attendre, sir Charles! Asseyons-nous, et parlons enfin, à cœur ouvert, des projets de notre honorable ami, sir Arthur Syndall. Car ce sont les siens, et s'ils viennent un jour à se réaliser, le bonheur de miss Novart sera son ouvrage.

ARTHUR.

Vous me flattez, mylord!

NOVART.

Sir Arthur, je n'ai jamais flatté personne. (en souriant.) L'assertion est bien hardie de la part d'un ex-grand-chambellan, et qui vient encore de faire sa cour! Mais j'espère vous convaincre bientôt de ma franchise. (Ils s'asseyent.) Allons droit au fait, sans arrière-pensée, sans aucune réticence. Mon rôle est fort simple; il se borne à constituer une dot, et je donne cinquante mille livres sterlings.

CHARLES.

Cet acte de générosité, mylord...

NOVART.

N'est que l'acquittement d'une dette sacrée. Je n'ai point d'enfant, et Cécile est mon unique héritière.

CHARLES.

Je vous prie de croire, mylord, que des considérations d'une autre nature...

NOVART.

Vous auriez très grandement tort, sir Charles! Dans votre position, vous devez faire un riche mariage! il le faut! c'est une nécessité pour l'homme d'état. La fortune seule assure l'indépendance et la liberté d'opinion; c'est un rempart contre la corruption et les séductions du pouvoir.

ARTHUR, à Charles.

C'est ce que je te disais à l'instant même!

NOVART, à Arthur, en lui serrant la main.

Nous nous sommes toujours si bien compris!

CHARLES.

Mylord, Arthur a dû vous le dire, je n'ai point de fortune.

NOVART.

Vous avez beaucoup mieux, monsieur! vous avez un grand talent, joint à une excellente réputation. Hélas! il est bien tard, à mon âge, pour nourrir encore l'espérance de me rendre utile à mon pays; car aujourd'hui, messieurs, tout homme n'a de valeur qu'en raison de l'utilité dont il peut être à la société, à la grande communauté!... Mais j'aurai du moins l'occasion de manifester mes sympathies en recherchant l'alliance de sir Robert Durham. Sir Charles, je vous dois un aveu qui n'a rien de pénible. Il y a trois ans, lorsque la majorité parlementaire porta monsieur votre oncle à la présidence du conseil, je crus voir, dans le système qui allait dominer, la ruine des institutions sur lesquelles reposait notre vieille monarchie. Pour tout homme consciencieux, la règle de conduite n'était pas douteuse; je résignai la charge de grand-chambellan, je m'éloignai; mais je refusai de m'allier à une opposition systématique. J'ai gardé le silence, j'ai attendu les actes, avant de juger les hommes; j'ai écouté de bonne foi, sans prévention, résolu à combattre, mais disposé à me laisser persuader. Eh bien! jamais conviction ne fut plus profonde et plus intime que la mienne. Mes yeux ont été dessillés. Le blâme a été public, l'éloge ne doit plus rester secret; dès aujourd'hui, sir Charles, je me déclare l'admirateur, le soutien, l'ami politique de sir Robert Durham. C'est pour moi un devoir, un besoin impérieux de ne pas lui laisser ignorer plus long-temps la résolution qui m'attache désormais invinciblement à son œuvre de réforme et de régénération

sociales; il faut que je voie sir Robert, il faut que je le voie aujourd'hui même! Il importe que deux hommes de cœur et d'action, aussi unis de pensée et d'intentions, renversent enfin les fragiles barrières que des préjugés ont placés entre eux!

ARTHUR, à Charles.

Eh bien!... que t'avais-je annoncé?... suis-je un faux prophète?... Les voilà ces nobles, ces grands seigneurs si souvent calomniés!... Et, je le demande, nous autres patriotes, avons-nous plus de zèle et d'amour pour le bien public?

NOVART.

Ne faut-il pas marcher avec son siècle? Ne faut-il pas être homme de son temps?... Ah! messieurs, messieurs!... que j'envie votre condition!... Que n'ai-je été élevé au milieu de vous? que n'ai-je reçu comme vous l'éducation publique? que ne me suis-je mêlé plutôt à ces masses si laborieuses et si intelligentes?... Si le peuple anglais, si ce peuple qui me dénigre peut-être, pouvait comprendre tout ce que ce cœur renferme d'amour pour lui et de pitié pour ses misères!... Mais, après tout, cette injuste défiance est sans doute un bien!... L'ambition et l'intérêt personnel ont si souvent pris le masque de la philanthropie, et, depuis quarante ans, nous avons eu tant de charlatans et de tartufes politiques!... (riant.) En fait de ruses et de machinations, d'honnêtes stratagèmes et de jolis tours d'adresse et d'escamotage, nous pourrions citer tant de grands hommes et de personnages illustres!

ARTHUR.

Que de bonne foi et de sincérité!

CHARLES.

Ah! mylord, dans un rang aussi éminent que le vôtre, que de simplicité!... quelle absence d'orgueil et de toute prétention!... quelle haute raison!...

NOVART.

Merci, sir Charles! merci; l'éloge d'un jeune homme est précieux pour le cœur d'un vieillard.

ARTHUR.

Quelle aménité!... quelle parfaite bonhomie!...

NOVART, à Arthur.

Excellent ami!... Mais au moins, dans mon propre intérêt, avez-vous eu la précaution de mettre l'honorable sir Charles Mévil dans le secret de nos faiblesses, de nos petitesses, de nos ridicules intérieurs?... Ce n'est pas à un esprit aussi pénétrant que le vôtre qu'ils ont pu échapper... Il faut faire sa confession, sir Charles, je n'ai pas eu votre sagesse en fait de mariage!... tranchons le mot, j'ai fait une folie!

ARTHUR.

Hélas! oui... nous avons fait tous deux un mariage d'inclination!

NOVART, d'un ton moqueur.

L'éducation de lady Henriette a été un peu négligée... Ce n'est point une duchesse de Devonshire, une marquise de Sévigné, ni une lady Morgan... l'enveloppe n'est pas brillante... elle a son franc-parler, et sa franchise va quelquefois jusqu'à la rudesse...

ARTHUR.

Mais au fond elle est bonne personne... et elle a le talent de mettre tout de suite les gens à leur aise. (à part.) Elle m'amuse.

NOVART.

Au surplus, lady Henriette est pour le moment en Ecosse, et, selon toute apparence, sa santé l'y retiendra encore quelque temps...

ARTHUR.

Mais lady Louise Novart et miss Cécile doivent être arrivées à Londres.

NOVART.

Depuis hier; elles occupent cet appartement.

ARTHUR.

Eh bien! à quand l'entrevue?

NOVART, à Charles.

Je m'étais flatté de rencontrer sir Robert Durham à Saint-James... le sort m'a été contraire... mais vous me serez plus favorable, sir Charles. Si vous voulez bien me donner le moyen d'arriver jusqu'à lui, je me rends aussitôt à ses ordres... et, si nous ne nous séparons pas trop ennemis l'un de l'autre, ce soir même...

ARTHUR.

Va pour ce soir! c'est arrêté... Nous n'avons pas un moment à perdre! Courons bien vite chez ton oncle! Ce cher ministre, moi, je l'aime comme un père! Et là, j'espère bien préparer une alliance d'une autre nature, et donner bientôt à sir Robert un collègue...

NOVART, l'interrompant.

Ah! grand Dieu, je crains de vous comprendre!... Quel mauvais génie!... Sir Charles, c'est à vous...

ARTHUR.

Sir Charles aura la bonté de se taire et de ne se point

mêler de ce qui ne regarde que moi... et, au risque de vous déplaire, mylord, et de m'aliéner cette bienveillance qui m'est si précieuse, je ne tiendrai compte ni de vos désirs, ni de votre volonté. Nous aviserons, mylord, et vous vous soumettrez, vous obéirez...

NOVART.

Ah! vous êtes un ambitieux, Arthur!

ARTHUR.

Moi! demandez à Charles!... je ne veux qu'une position... Eh! mon Dieu, que me faut-il à moi?... l'estime et la considération de mes concitoyens, les moyens d'obliger et de rendre service... un mince emploi à la trésorerie ou à l'amirauté... quarante, cinquante mille francs de traitement, et je suis content... je n'en désire pas davantage.

NOVART, à Charles.

Notre ami commun a bien quelques grains d'originalité...

CHARLES.

C'est bien vrai! Adieu, mylord, adieu... Combien je suis flatté, combien je suis reconnaissant de votre bon accueil!... Le temps va me paraître bien long et mon inquiétude sera bien vive!

NOVART.

J'ai beaucoup plus de confiance que vous, monsieur; je ne crois pas être mauvais physionomiste... et là, sans compliment, vous êtes vraiment très bien.

ARTHUR.

Moi, je te trouve charmant!

CHARLES.

Tant de bonté m'encourage, mylord; et si vous vou-

lez bien, avant ce soir, dire quelques mots en ma faveur...

NOVART, lui prenant la main.

J'aurai soin de parler, sir Charles; je parlerai, soyez-en bien sûr. Je ferai tous mes efforts pour ne pas trop vous nuire; je dirai très peu de mal de vous.

ARTHUR, à part.

Les grands ont des manières... un ton... un sourire!... En les quittant, l'on est toujours content d'eux, et, qui plus est, l'on est encore plus content de soi-même. Adieu, adieu, mylord.

NOVART.

Appelez-moi donc votre ami, appelez-moi donc votre cher Novart!

ARTHUR.

Adieu, mon cher lord; adieu, mon respectable ami!

(Charles et Arthur sortent.)

SCÈNE V.

LADY LOUISE, LORD NOVART.

NOVART, à part.

Je les tiens! et ils sont à moi!

LOUISE, sortant de son appartement.

Eh bien, mylord?

NOVART.

Victoire! milady, victoire!

LOUISE.

Ah! parlez, mon frère, parlez donc bien vite!

NOVART.

Brave et honnête jeune homme! il m'a compris, il sent tout ce que je vaux; il a foi, il croit en moi. Milady, sir Charles Mévil est l'homme de mon choix; c'est le gendre qu'il me faut. Ne vous y trompez pas, l'ère de l'aristocratie est finie et le règne du favoritisme passé. Ces bourgeois, ces hommes de talent et de génie que nous avons si long-temps dédaignés, le présent est à eux et l'avenir leur appartient. Sir Robert ne peut que grandir et monter encore. Malheur! malheur à ses ennemis! Bienheureux ceux qu'il honore de sa faveur! Il ne me convient pas de pénétrer ses vues secrètes; je veux ignorer ce qu'il peut attendre de moi; mais je n'entrevois pour nous tous, pour notre chère Cécile, pour vous, ma bonne sœur, et pour moi-même, que motifs d'espérance et de joie; et c'est tarder trop long-temps...

(Il entre précipitamment dans l'appartement de Louise.)

LOUISE.

Quelle ivresse! et quelle impatience!

SCÈNE VI.

LADY LOUISE, MISS CÉCILE, LORD NOVART.

NOVART.

Arrive, arrive donc, ma chère Cécile! Une grande, une excellente nouvelle!

CÉCILE.

Eh! qu'est-ce donc, mylord?

NOVART.

Un mariage inespéré!

CÉCILE.

Pour moi, mon oncle?

NOVART.

Pour toi-même, ma chère amie.

CÉCILE.

Vraiment?..... Eh bien! je m'en doutais. Méchante mère, qui le savait et qui ne m'a rien dit!

NOVART.

Un parti superbe! un établissement magnifique!

CÉCILE.

Oh! pourvu que ce ne soit pas un homme à argent!

NOVART.

Il est bien question d'un parvenu de la finance! Il s'agit du neveu d'un ministre, ma chère enfant, du neveu de sir Robert Durham, premier lord de la trésorerie. L'homme qui sollicite ta main est sir Charles Mévil.

CÉCILE.

Sir Charles Mévil, membre des communes? Eh quoi! maman, ce serait ce jeune orateur dont nous lisions les discours avec tant de plaisir et d'intérêt?

LOUISE.

Oui, ma fille.

CÉCILE.

Ah! c'est bien singulier! j'aimais déjà son nom. Mais comment sir Charles peut-il songer à moi? Je suis sans fortune.

NOVART.

Vous êtes sans fortune! Apprenez, miss Novart, que vous êtes un des plus beaux partis de l'Angleterre. Vous apportez cinquante mille livres sterlings en dot. Oui, mon

enfant, je te donne en mariage cinquante mille livres sterlings!

CÉCILE.

Et c'est pour moi que vous faites un si grand sacrifice?

NOVART.

N'es-tu pas ma fille, ma fille unique?

CÉCILE, se jetant au cou de son oncle.

Ah! d'abord, que je vous embrasse, que je vous embrasse bien fort!... Que de grandeur et de générosité!... Oh! c'est bien, c'est bien à vous! Vous l'aviez promis à votre frère, et vous êtes homme de parole... Chère maman, que je t'embrasse aussi!... Jamais le sentiment de la reconnaissance ne s'effacera de mon cœur, et quand bien même je ne profiterais pas de vos bontés et d'une offre aussi magnifique...

NOVART.

Que veux-tu dire? et quelles peuvent être tes craintes? Tout est convenu, tout est arrêté.

CÉCILE.

Oh! non.

NOVART.

Comment?

CÉCILE.

Si vous voulez bien admettre que la chose me regarde un peu... Non, non, mon oncle, rien n'est encore arrêté.

NOVART.

Je ne te comprends pas.

CÉCILE.

Quand j'eus le malheur de perdre mon père, et avec lui toutes mes espérances de fortune, je trouvai une sorte

de consolation dans la certitude de n'être un jour recherchée que pour moi-même, et de pouvoir disposer de ma main selon mon cœur. Cette précieuse liberté, ce privilége d'une fille pauvre, j'en suis jalouse, et je prétends bien ne jamais l'abdiquer!

NOVART.

Mais quelle idée! et pourquoi supposer que sir Charles Mévil...

CÉCILE.

Hélas! cinquante mille livres sterlings, c'est beaucoup, c'est beaucoup trop.

NOVART.

Ah! çà, vas-tu maintenant t'affliger d'avoir une dot trop considérable?

CÉCILE.

Peut-être. Mais quelque brillante que soit la perspective qui puisse m'être offerte, je me marierai pour moi, mylord, pour moi seule; non pas en aveugle et sans ton aveu, ma bonne mère, mais après réflexion, après mûr examen; et jamais, non, jamais je ne donnerai ma main qu'à un homme que j'aimerai et dont je serai bien sûre d'être aimée.

NOVART.

Enfant! et comment ne le serais-tu pas? Jeune, jolie, pourvue de tant de graces et de talents...

CÉCILE.

Assez, assez, mon oncle.

NOVART.

A ce soir l'entrevue, ma chère amie.

LOUISE.

Ce soir, mon frère?

CÉCILE.

Si tôt? Oh! mon Dieu! je me sens déjà tout émue; je suis sûre que je n'oserai lever les yeux; je vais être d'une gaucherie et d'une maladresse!... C'est vraiment désespérant que les jeunes personnes soient si timides!

NOVART.

Et crois-tu donc que sir Charles Mévil sera plus rassuré que toi?

CÉCILE.

Vous le connaissez, mon oncle? vous l'avez vu?

NOVART.

Les traits les plus nobles, les manières les plus distinguées, le front élevé, l'air froid et un peu fier!

CÉCILE.

Et le teint pâle, j'espère?

NOVART.

Très pâle, très pâle, ma nièce.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS, présentant une lettre à lord Novart.

De la part de Son Excellence sir Robert Durham.

NOVART, décachetant vivement.

Sir Robert m'attend! (à Francis.) Mes chevaux, vite! vite! ma voiture à l'instant même, et qu'on brûle le pavé!... Mais quel est ce bruit?... Je n'y suis pour personne, entendez-vous, Francis, pour personne!

(Francis sort.)

SCÈNE VIII.

LADY LOUISE, CÉCILE, LORD NOVART.

LOUISE, s'approchant de la fenêtre.

Je ne me trompe pas, c'est lord Édouard!

CÉCILE.

Mon parrain?

NOVART.

Oh! j'en suis bien fâché; mais il m'est de toute impossibilité...

LOUISE.

Pardon, mylord, sa visite est pour moi; je viens de le prévenir de notre arrivée, et, si vous le permettez, je lui annoncerai...

NOVART.

Mais est-il indispensable?...

CÉCILE.

Comment? je le crois bien. Puis-je avoir des secrets pour lui, non plus que pour cette bonne lady Sophie Lennox, qui m'aime tant et qui sera si heureuse de mon mariage? Que je voudrais qu'elle fût de retour à Londres! j'irais bien vite l'embrasser et lui porter cette bonne nouvelle.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LORD ÉDOUARD.

Bonjour, ma chère enfant; bonjour, chère milady;

votre serviteur, mylord. L'air de Saint-James n'est plus aussi contraire à votre santé?... Il n'est bruit que de votre apparition à la cour; c'est un événement!...

NOVART.

Qui n'a cependant rien de bien extraordinaire, mylord. Se serait-on flatté de ne m'y revoir jamais?

ÉDOUARD.

Je n'ai jamais eu cette crainte-là. Je sais, mylord, qu'en boudant la cour, on l'aime encore... Mais que se passe-t-il donc, chère milady? Vous, ici, dans cet hôtel? Y seriez-vous enfin à demeure?

NOVART.

Oui, mylord, ma sœur et ma nièce sont ici chez elles.

ÉDOUARD.

Vous avez bien fait, monsieur le duc; cela coupe court à des réflexions fâcheuses.

LOUISE, à Édouard.

Ah! mon ami, quand vous saurez...

NOVART.

Pardon, milady; c'est mon éloge que vous allez faire; permettez que je me retire. Vous savez d'ailleurs que je suis attendu, et mylord voudra bien m'excuser. Vous pouvez, ma sœur, lui faire part de vos projets. C'est beaucoup présumer de soi que de prétendre au suffrage de lord Édouard...

ÉDOUARD.

Oh! mon Dieu, non; c'est chose fort aisée. Je n'ai pas grande foi aux belles phrases; mais des actions, des faits bien nets et bien clairs, et je me rends. Je crois au bienfait, argent comptant.

NOVART.

Je ne désespère donc pas de vous convaincre.

ÉDOUARD.

J'en serai charmé.

NOVART.

Sans adieu, ma sœur; au revoir, ma bonne Cécile, ma fille chérie. Je n'ai pas besoin de te recommander ta toilette... Surtout, fais en sorte que le premier coup d'œil soit à ton avantage!

CÉCILE.

Oui, oui, mon cher oncle; et j'aurai grand soin de me tenir droite.

NOVART, l'embrassant à plusieurs reprises.

Adieu, adieu, cher ange. (à part.) Allons, allons, du calme, du sang-froid; si je parviens à gagner sir Robert, c'est un coup de partie!

(Il sort.)

SCÈNE X.

LADY LOUISE, CÉCILE, LORD ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Que veulent dire toutes ces grimaces?

LOUISE.

Y pensez-vous, Édouard? quel ton prenez-vous avec mon frère?

ÉDOUARD.

Vous m'avez toujours vu le même; vous savez très bien que je déteste cordialement votre honorable beau-frère.

LOUISE.

Oh!

ÉDOUARD.

Le malheureux!

CÉCILE.

Mon parrain!

ÉDOUARD.

Quel cœur sec! quelle ame corrompue! ce n'est chez lui que fausse grandeur, manége, industrie...

CÉCILE.

Ah! monsieur, vous oubliez que vous parlez devant sa nièce?

ÉDOUARD.

C'est juste; j'ai tort. Ma chère amie, veux-tu bien me rendre le service de passer dans ton appartement, afin que, sans trop te désobliger, je puisse dire à ta mère tout le bien que je pense de ton cher oncle. Vois-tu, sa vue seule a suffi pour réveiller tous mes souvenirs... je sens que ma bile s'échauffe, et j'ai besoin de l'épancher; cela me soulagera.

CÉCILE.

Homme injuste, opiniâtre, entêté!... Savez-vous ce que lord Novart fait pour moi? Il me donne cinquante mille livres sterlings en mariage.

ÉDOUARD.

Lui?

LOUISE.

Et le mari qu'il nous propose est sir Charles Mévil.

ÉDOUARD.

Le neveu du premier ministre?

CÉCILE.

Lui-même.

ÉDOUARD.

C'est superbe, et je t'en fais mon sincère compliment.

LOUISE.

Mais vous dites cela d'un ton... Cécile, laisse-nous... laisse-nous, ma chère enfant.

CÉCILE.

Eh! n'ai-je pas aussi mes souvenirs!... Mais quel plaisir cruel pouvez-vous goûter à venir nous désenchanter et à traverser toutes nos espérances; et vous-même en serez-vous plus heureux, quand avec votre froide raison vous aurez détruit toutes nos illusions? Que voulez-vous, mylord, aujourd'hui je ne me sens pas en humeur de me tourmenter. Quand le mal vient, je le supporte avec résignation; mais quand le bonheur se présente, je lui fais bon visage, et je n'ai pas le courage de lui dire: Va-t-en, je ne veux pas de toi. Adieu, mauvais homme que j'aime tant, excellent homme que je déteste!... Avisez-vous de faire du chagrin à cette pauvre mère, et qu'il vous arrive de sortir sans venir m'embrasser!

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE XI.

LADY LOUISE, LORD ÉDOUARD.

LOUISE.

Eh bien! qu'est-ce encore, et quel mauvais présage?

ÉDOUARD, à lui-même.

Qui veut-il tromper?

LOUISE.

Eh quoi ?

ÉDOUARD.

Chère milady, ce mariage ne se fera pas.

LOUISE.

Oh ! ne dites pas cela.

ÉDOUARD.

Lord Novart donner cinquante mille livres sterlings !

LOUISE.

Il les a promis.

ÉDOUARD.

Cela coûte si peu !

LOUISE.

Nous avons sa parole.

ÉDOUARD.

Il ne la tiendra pas.

LOUISE.

Comment pourrait-il se dégager ?

ÉDOUARD.

Je n'en sais rien, mais c'est à coup sûr la première chose à laquelle il a pensé.

LOUISE.

Je ne vois pas ce qui vous autorise à être si cruel.

ÉDOUARD.

Sa conduite passée ! Toutes ces brillantes promesses qu'il avait faites à son frère, à son lit de mort, comment les a-t-il remplies ? Sa nièce, l'a-t-il adoptée ? Ne vous a-t-il pas reléguées toutes deux au fond d'une province ? Et les funérailles mêmes de ce frère, de cet ami si cher et si re-

gretté, où sa vanité personnelle a étalé tant de pompe et de magnificence, en a-t-il seulement payé les frais?

LOUISE.

Sa femme seule...

ÉDOUARD.

La femme est le compère de ce noble charlatan!

LOUISE.

Mais enfin, quel motif?...

ÉDOUARD.

L'ambition.

LOUISE.

Lui! ambitieux?

ÉDOUARD.

Intrigant, soit, le terme est plus juste.

LOUISE.

Mais il ne m'a rien dit...

ÉDOUARD.

Est-ce qu'il dit jamais rien de ce qu'il pense?... à moins cependant qu'il ne soit en colère. Oh! alors il est d'une franchise et d'un abandon...

LOUISE.

Ce matin encore il me parlait avec effusion du bonheur qu'il éprouvait depuis qu'il avait renoncé à la charge de grand-chambellan.

ÉDOUARD.

Preuve qu'il la regrette. Toutes les fois qu'il veut une chose, il commence par énumérer tous les motifs qu'il a de ne la vouloir pas. Mais cette visite à Saint-James, cette alliance avec le premier ministre... J'ai bien peur que sir Robert ne réchauffe un serpent dans son sein; car si ja-

mais lord Novart parvenait à se glisser au banc de la trésorerie...

LOUISE.

Quelle supposition !

ÉDOUARD.

Non-seulement il vise à quelque nouvelle charge dans la haute domesticité royale, mais soyez assurée qu'un portefeuille n'a rien qui intimide sa modestie.

LOUISE.

Une prétention aussi ridicule...

ÉDOUARD.

Depuis que les familiers du palais, que nos automates de cour, tous les grands dignitaires de l'écurie et de la garde-robe, se métamorphosent en hommes d'état aussi prestement qu'ils changent de costumes et de couleurs; depuis que la mobilité dans les opinions, érigée en vertu politique, est devenue la qualité distinctive des esprits forts et doués d'imagination, et que le savoir-faire et la rouerie dispensent du savoir et de la capacité, où voulez-vous que s'arrêtent les prétentions de tous ceux qui se sentent de l'instinct et du goût pour tout ce qui est intrigue, cabale, police, diplomatie?...

LOUISE.

Ah ! mylord !

ÉDOUARD.

N'en doutez pas, milady; Cécile n'est pour son oncle qu'un marche-pied; c'est un instrument qu'il brisera dès qu'il ne lui sera plus nécessaire.

LOUISE.

Que faire donc, et quel parti prendre?

ÉDOUARD.

Vous tenir en garde... agir avec prudence et sans précipitation... surveiller lord Novart, le lier, l'enchaîner, le serrer de si près et si étroitement qu'il ne puisse se dédire, et le contraindre enfin à être homme d'honneur !

(Ils entrent dans l'appartement de lady Louise.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE I.

LADY HENRIETTE, LORD NOVART.

NOVART.

Vous m'excuserez, vous me pardonnerez, très chère milady; mais j'ose encore vous assurer...

HENRIETTE.

Et moi, mylord, je vous dis et je vous répète qu'avant son départ et le mien lady Sophie Lennox vous avait demandé la main de votre nièce pour le jeune comte Ellis; que son père, lord Celbrun, l'y avait formellement autorisée; que ce mariage est convenu et arrêté; que vous avez pris un engagement; que lady Sophie compte sur votre promesse, et...

NOVART.

Voulez-vous bien me permettre...

HENRIETTE.

Je n'avance rien dont je ne sois sûre... ce que je sais, je le sais bien, et ma mémoire ne m'a jamais trompée.

NOVART.

Ce sera donc la première fois qu'elle se trouvera en

défaut... car il est impossible d'être plus mal servie par vos souvenirs. Il est très vrai que lady Sophie m'a fait à ce sujet quelques ouvertures indirectes... quant à une proposition formelle, à une demande en règle, j'affirme qu'il n'en a jamais été question.

HENRIETTE.

Et moi j'affirme et je soutiens que l'entrevue a été fixée à trois mois, à la rentrée du parlement; qu'à cette époque Cécile devait se trouver à Londres, comme elle s'y trouve en effet depuis quinze jours; qu'il a été dit que lady Sophie serait elle-même de retour en Angleterre...

NOVART.

Et cependant vous voyez bien...

HENRIETTE.

Elle y sera! elle y est, elle y doit être!... Mais, quoi qu'il puisse arriver, je vous déclare que votre monsieur Charles Mévil, un petit avocat, sans naissance et sans nom, ne peut me convenir, ne me convient pas, et que jamais semblable mésalliance n'obtiendra mon agrément.

NOVART.

Il n'entre point dans mes habitudes de vous contredire, et vous me rendrez la justice que je ne me suis jamais permis avec vous la moindre discussion. Il suffit que vous sachiez que depuis plus de quinze jours j'ai promis la main de miss Novart à sir Charles Mévil; depuis quinze jours ils n'ont cessé de se voir; c'est ce soir, ici même, que le contrat doit être signé, et vous nous ferez l'honneur d'y assister.

HENRIETTE.

Jamais! jamais!

NOVART.

Vous n'y assisterez donc pas... comme il vous plaira... mais dès lors votre présence à Londres n'est plus nécessaire.

HENRIETTE.

Comment?...

NOVART.

Et je vous soumettrai la proposition d'aller passer quelques jours à Epsom, y respirer l'air de la campagne... aussi bien sir Charles Mévil ne sait point votre retour.

HENRIETTE.

Quoi! vous voulez!... vous m'ordonnez!...

NOVART.

Je ne veux pas, je n'ordonne pas; je sais trop ce que je vous dois et ce que je me dois à moi-même pour vous parler ainsi, et c'est tout autrement que les choses se passent entre nous. J'exprime un désir, je vous adresse une prière, et vous vous faites aussitôt un plaisir de vous conformer à mes intentions. Voyons, très chère milady, vous pouvez encore changer de résolution... il vous est loisible de rester... je le préfère même, je le désire... je puis avoir besoin de vous; vous pouvez m'être utile.

HENRIETTE.

Mais au moins si vous daigniez me mettre dans la confidence...

NOVART.

Il n'est pas temps... ce n'est pas le moment.

HENRIETTE.

Mais on parle au moins, l'on s'explique et l'on se dit les choses.

NOVART.

Vous ne comprendriez pas... vous ne pouvez pas comprendre... et, je vous en supplie, que votre imagination ne se mette pas en travail!... Votre rôle se borne à garder le silence le plus absolu, ou à dire ce qu'on vous prescrira de dire.

HENRIETTE.

Prenez-y garde! vous êtes fin, vous êtes habile, mais vous êtes impatient, et vous ne savez pas attendre... Mais voyons, voyons... veuillez vous abaisser jusqu'à moi... j'ai quelques lumières naturelles, et le monde m'a toujours accordé du tact et de l'esprit d'observation. Que des lords, que des nobles ruinés recherchent les filles de bourgeois enrichis qui paient leurs dettes et réparent leur fortune délabrée, c'est dans l'ordre, c'est juste, et j'y consens; mais nous, quel profit retirerons-nous, et qu'est-ce que ce mariage nous rapportera?... Si du moins sir Robert Durham avait la délicatesse de vous offrir une des grandes charges de l'État ou de la couronne... s'il vous appelait au gouvernement des Indes ou de l'Irlande... passe encore, j'y verrais une sorte de compensation... mais je vous demanderai toujours à quoi bon donner de son vivant?... Qu'on promette après soi, après sa femme, soit, et pour ses enfants du moins; mais pour une nièce! et cela, quand je n'ai pas trente-cinq ans! (Novart lui tourne le dos et sonne.) Vous ne m'écoutez pas... (à part.) Il ne veut pas m'entendre.

NOVART, à Francis qui est entré.

Dites à lady Louise que milady est à ses ordres.

HENRIETTE.

A ses ordres!

NOVART.

C'est à lady Louise à vous prévenir... elle vous doit des remercîments pour la dot que vous donnez à sa fille.

HENRIETTE.

Comment! la dot que je donne?... moi, je ne donne rien... et plût au ciel que je pusse donner! Est-ce que je possède quoi que ce soit au monde?... Vous ne l'ignorez pas.

NOVART.

J'ai eu soin de pourvoir à tout.

HENRIETTE.

Eh quoi! mon bon ami, vous auriez enfin songé à réaliser les espérances...

NOVART.

Je donne à ma nièce cinquante mille livres sterlings; mais j'entends que sur cette somme...

HENRIETTE.

Elle me remette...

NOVART.

Elle reçoive cinq mille livres sterlings directement de vous; cela sera porté ainsi au contrat; vous aurez la satisfaction de les lui offrir vous-même, et tout le mérite vous en appartiendra. Vous voyez ce que je fais pour vous.

HENRIETTE.

Eh quoi! C'est là...

NOVART.

Je ne veux laisser échapper aucune occasion de faire valoir votre libéralité à l'égard des miens. Cette disposition aura par-dessus tout l'avantage de vous dispenser du

présent que vous pourriez penser à faire sur vos économies.

HENRIETTE.

Moi! bon Dieu! des économies?

NOVART.

Vous avez des économies, milady!

HENRIETTE.

Je vous jure...

NOVART.

Vous en avez.

HENRIETTE.

Comment! vous me croyez capable...

NOVART.

Brisons là! c'est assez, c'est beaucoup trop.

HENRIETTE, à part.

J'étouffe!

NOVART.

Je vais être absent pour la journée tout entière. Il importe que je m'entende encore avec sir Robert Durham sur quelques points essentiels, et je pars aussitôt après pour Windsor, où je suis attendu; je reviendrai d'assez bonne heure pour vous présenter moi-même sir Charles Mévil.

HENRIETTE.

Oh! dispensez-moi de toute cette cérémonie, car je ne réponds pas...

NOVART.

Je vous réponds de vous; je serai là, et je dirigerai la conversation. Ayez constamment les yeux sur moi... et parlez peu. Quelques inclinations de tête, quelques sou-

rires, des mots entrecoupés et qui ne veulent rien dire: Vous êtes charmée, flattée, honorée... vous êtes trop heureuse... des lieux communs, ce que je vous ai appris lorsqu'il a fallu faire votre présentation à la cour... vous savez cela par cœur. Ne cherchez pas à faire l'agréable... le désir de plaire vous fait toujours dépasser le but... soyez naturelle, nous y gagnerons. J'ai prévenu, et l'on sait à quoi s'en tenir.

HENRIETTE.

Mais savez-vous bien que tout ce que vous me dites là n'est pas supportable, et que je ne puis en vérité...

NOVART.

Eh! si, si, vous pouvez; et cela ne vous fâche pas.

HENRIETTE.

Comment! cela ne me fâche pas?

NOVART.

Eh! non, non, vous dis-je; soyez bien sûre qu'il n'est pas nécessaire que vous vous fâchiez. Je suis incapable de vous tromper. Tout cela est de vous à moi... c'est de la bonne amitié... et si entre mari et femme il fallait toujours s'observer et peser toutes ses paroles, que deviendraient la confiance et les douceurs de l'intimité?... Voyons, voyons, achevons vite et que j'examine... Tournez un peu.

HENRIETTE.

Mais c'est comme une répétition !

NOVART.

Ne changez rien à votre toilette. Sans compliment, vous êtes très bien... fort bien... Surtout, n'allez pas en mon absence céder à votre manie, à cette fureur de vous

chamarrer de rubans, de vous charger la tête de plumes et de fleurs, de faire étalage de diamants et de pierreries. Plus on tient un rang élevé dans la société, plus il faut affecter de simplicité et de modestie; et croyez-moi, dans le temps où nous vivons, c'est prudent... Je n'ai plus rien à solliciter de votre complaisance... Nous voilà bien d'accord et parfaitement contents l'un de l'autre... mais pas un mot de lord Celbrun ni du comte Ellis... vous m'entendez... pas un mot!... D'ailleurs je réfléchirai à tout ce que vous m'avez dit... j'y réfléchirai mûrement. (lui baisant la main.) Adieu, adieu, chère milady.

HENRIETTE, à part.

C'est elle! Le sang commence à me monter à la tête.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, bas à Novart.

Ah! restez, restez encore; je vous en supplie.

NOVART, en riant.

N'ayez donc pas peur; je viens de donner mes ordres... elle sera charmante!... A ce soir, à ce soir.

(Il sort en lui faisant signe d'avancer.)

SCÈNE III.

LADY LOUISE, LADY HENRIETTE.

(Lady Henriette s'assoit à droite, près d'une table, et reste immobile.)

LOUISE.

J'apprends à l'instant même votre arrivée, ma sœur, et je m'empresse de venir vous embrasser!

HENRIETTE, après une pause assez longue.

Ah! vous attendez, pardon!... (se levant et lui présentant la joue.) Embrassez-moi, ma sœur. (Elle se rassied aussitôt.)

LOUISE.

Vous avez fait un heureux voyage?

HENRIETTE.

Très heureux!

LOUISE.

Aucun accident?...

HENRIETTE.

Aucun!

LOUISE.

Votre santé me paraît entièrement rétablie?

HENRIETTE.

Entièrement, Dieu merci! Les eaux m'ont fait le plus grand bien, et j'en ressens déjà des effets merveilleux!

LOUISE.

J'allais vous écrire... Lord Novart a dû vous faire part de ses projets, de ses vues sur ma fille, et de vos excessives bontés à notre égard?

HENRIETTE.

Je suis informée de nos excessives bontés!...

LOUISE.

Je viens vous exprimer toute ma gratitude et solliciter moi-même votre agrément!

HENRIETTE.

Je donne mon agrément, ma sœur! J'accorde mon consentement avec toute liberté et de tout mon cœur! Vous me voyez ravie, enchantée!...Vous ne pourrez pas dire que je ne m'exécute pas de bonne grace! On m'a intimé l'ordre de vous faire un excellent accueil, et, je vous en fais juge, ne suis-je pas toute charmante et toute aimable? Je vous crois trop indulgente pour ne pas me rendre pleine justice, et je vous conjure de faire un rapport qui me soit favorable!

LOUISE.

Je vois, milady, qu'en me laissant prévenir par lord Novart...

HENRIETTE, se levant brusquement.

Or ça, ma belle-sœur, c'est assez, je pense! Plus de comédie, croyez-moi, plus de faux semblants! Vérité, vérité tout entière!... Nous ne nous aimons pas!

LOUISE.

Ah! milady!...

HENRIETTE.

Nous ne nous aimons pas, et vous le savez très bien! Auriez-vous donc perdu la mémoire de toutes nos querelles, de nos rivalités et de nos jalousies? Moi, je me rappelle encore ce qu'il m'a fallu souffrir de votre prétendue supériorité, de votre ton digne et protecteur, et de ce

concert éternel de louanges et de flatteries dont on n'a cessé de me rompre la tête!.. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai percé au travers de tous vos complots! Votre ambition a toujours été de vous établir dans cette maison et d'y faire reconnaître votre fille comme seule et unique héritière de son oncle!

LOUISE.

Ah! madame!...

HENRIETTE.

Vous y voilà enfin! vous triomphez! Vous êtes ici chez vous! Vous avez tout convoité et tout envahi!.. Votre fille, cette autre petite hypocrite qui se forme à votre école, vous couvre de son manteau, et elle a si bien mis vos leçons à profit que ce n'est plus à des droits éventuels que sa politique s'attache! L'avenir est à ses yeux chose trop éloignée, trop tardive et trop incertaine; c'est le présent dont il faut qu'elle jouisse, c'est le présent qu'elle va dévorer! Et quand, après les promesses les plus pompeuses et les plus solennelles, lord Novart n'a point encore assuré le sort ni l'existence d'une femme qui, en se donnant à lui, n'a consulté que son cœur... quand je me vois délaissée, dépouillée, déshéritée, et le tout à votre instigation, vous venez modestement à moi, d'un air caressant et patelin, vous m'ouvrez les bras, vous venez coller votre visage contre le mien! Ah! je suis franche, moi', je ne ruse pas, je ne biaise pas! je puis bien me faire violence quelque temps... mais j'éclate enfin, et je ne déguise ni mes sentiments ni mes projets! Ce mariage maudit qui blesse autant mes intérêts qu'il froisse toutes mes croyances politiques, je l'attaquerai, je le combattrai, je l'entraverai de toutes les ressources de mon esprit et de la puissance de mes moyens... ouvertement, sourdement...

et ma main se desséchera avant de signer ma ruine et mon déshonneur!

LOUISE.

Il est malheureusement trop vrai, madame, ce n'est pas la première fois que je me trouve exposée à de semblables épreuves! Celle-ci passe toute prévoyance; mais je ne me sens pas offensée... et je puis vous répondre avec calme!

HENRIETTE.

Oh! je ne doute pas...

LOUISE.

Écoutez-moi, je vous prie. J'ai bien eu le courage de vous entendre!...

HENRIETTE.

Je connais tout cela, et je sais à l'avance...

LOUISE.

Je ne crois pas! car vous m'avez toujours vue remplie de déférence et de résignation, toujours prête à fléchir devant l'ascendant de votre volonté, et je vais enfin vous parler comme il convient à mon caractère et à ma juste fierté!

HENRIETTE.

Ah!... comment donc!...

LOUISE.

Madame, je suis naturellement portée à l'indulgence... j'aime à faire des sacrifices à la paix et à la bonne harmonie. J'en ai fait beaucoup; tandis que vous avez été constamment dure et cruelle envers moi! J'ai étouffé bien des plaintes! j'ai dévoré bien des chagrins et des pleurs, parce que je ne voulais pas attribuer votre manière d'être à l'effet d'un

mauvais cœur. Mais aujourd'hui vous m'ouvrez les yeux; en me prêtant des vues intéressées, vous m'indiquez quelles sont les vôtres!.... L'avis ne sera pas perdu, madame!

HENRIETTE.

Oh! je le crois assurément!

LOUISE.

Il m'en coûte plus que je ne saurais dire de tenir un langage si nouveau pour moi; vous m'y avez forcée. Mais si vous vouliez revenir à des sentiments plus dignes de nous... milady, ma sœur... oui, je veux encore vous donner ce nom... je suis prête à vous tendre la main et à jeter le voile sur le passé... Je vous crois quelque attachement pour votre nièce; vous lui en avez souvent donné des assurances... Eh bien! n'empoisonnons point sa joie en la rendant témoin de notre mésintelligence... Pour elle, pour votre mari, pour nous-mêmes, milady, ne mettons point le monde dans la confidence de nos divisions, et si l'affection et l'amitié ne peuvent renaître, que nos paroles soient exemptes de fiel et d'aigreur, et sauvons du moins les dehors!

HENRIETTE.

C'est cela même, reprenons le masque! embrassons-nous encore, et que tout soit fini!... Comme on est prompt à pardonner lorsqu'on se sent tous les torts et qu'on a tout à gagner au raccommodement! Vous êtes adroite, ma sœur!

LOUISE, se retirant.

Et vous, madame, bien dure et bien intraitable!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE.

Qu'est-ce donc? et qu'avez-vous, ma bonne mère?

LOUISE.

Allez, ma fille, allez, remplissez votre devoir, et quels que soient ses sentiments à mon égard, ne manquez jamais au respect que vous devez à la femme de votre oncle!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CÉCILE, LADY HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'est juste, ma nièce, je suis ta tante, et tu me dois le respect. Embrasse-moi donc, je le veux bien; mais fais-moi grace du compliment! On t'a fait la leçon... tu as bonne mémoire, et je crois, sur parole, que tu la débiteras à merveille! Mais vois-tu bien, tout ceci n'est pas un jeu, et si ta mère est assez imprévoyante pour te monter l'imagination, moi qui suis sans prévention, je dois t'épargner bien des mécomptes.

CÉCILE.

Eh quoi! ma tante!

HENRIETTE.

Je ne fais pas de phrases, moi! je ne flatte pas! et l'on ne dira pas que je t'ai jamais gâtée!... Qu'est-ce qu'il te faut? un mari qui te prenne pour toi et non pour ton argent. Mais les hommes, les hommes! ils vous jurent une fidélité à toute épreuve, tandis qu'à la veille même du mariage... Ah! si les demoiselles avaient mon expérience! si elles avaient la sagesse d'attendre et de choisir! Mais leurs mères leur tournent la tête, et les mères aiment si mal leurs enfants! Eh! qu'est-ce qui te presse? As-tu donc la crainte de rester fille avec une belle dot et de si grandes espérances! Je te donne cinq mille livres sterlings! t'a-t-on dit que je te donne cinq mille livres sterlings? Va, va, dans aucune occasion ta bonne tante ne te manquera! Je ne te dis pas tout, tu verras... tu verras... par la suite. Mais, on vient... c'est sans doute l'aimable futur, car ils sont tous charmants... avant le mariage! Et tu dois en être éprise... cela va sans dire; il y a quinze jours que tu le connais! Adieu, adieu, ma chère enfant; te voilà avertie, te voilà sur tes gardes, c'était là l'essentiel! (à part.) Ah! si lady Lennox pouvait être de retour!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CÉCILE, CHARLES.

CÉCILE, à part.

Que veut-elle dire, et quelle peut être son intention!

CHARLES.

Vous êtes seule, mademoiselle! Je pourrai donc vous parler sans témoin; que de graces et de remercîments ne vous devrai-je pas pour une faveur que je désirais si ardemment!

CÉCILE.

Elle vous était promise, sir Charles. Cet entretien était nécessaire, et je ne le désirais pas moins que vous. Ce serait à moi de vous entendre; mais, si vous le permettez, je parlerai la première.

CHARLES.

Ne serai-je pas trop heureux!

CÉCILE.

Accordez-moi donc toute votre attention! Sir Charles, ceux dont je dépends, ma mère et mon oncle, vous ont accordé ma main.

CHARLES.

Leur consentement, mademoiselle, n'a jamais eu de valeur à mes yeux qu'autant que votre aveu...

CÉCILE.

Je le sais, vous vous êtes conduit en honnête homme; vous m'avez laissé toute liberté; vous avez voulu ne devoir ma main qu'à moi seule, vous me l'avez dit, vous me l'avez écrit!...

CHARLES.

Mais cette réponse que je vous ai demandée depuis plus de quinze jours et que vos lettres m'ont fait espérer, je l'attends encore, et avec une bien vive impatience...

CÉCILE.

Je vais vous la donner. Sir Charles, il nous faut ici une pleine franchise, une confiance égale... il faut que

cet entretien soit le gage et le garant de nos engagements réciproques. Si l'un de nous demande plus qu'il ne peut recevoir ou qu'il ne peut donner, osons le dire, osons nous rétracter; point de fausse honte, nous ne serons pas époux...

CHARLES.

Mademoiselle!...

CÉCILE.

Mais nous resterons amis, nous nous estimerons, nous penserons bien l'un de l'autre!... Charles, si dans le lien que nous allons contracter vous ne m'apportez pas un cœur tout à moi, dégagé de tous souvenirs et de tous regrets, un dévouement sans borne et à toute épreuve... eh bien! non!... ce n'est pas cela!... cela ne me suffit pas!... et je ne serais pas heureuse! Si la vie du grand monde et ses plaisirs bruyants sont un besoin indispensable à l'activité de votre esprit,... si l'ambition est la passion dominante de votre cœur; si votre femme ne doit y prendre qu'un rang secondaire... eh bien! non! encore une fois non, sir Charles! Il faut que vous sachiez tout! Je suis naturellement inquiète et prompte à m'alarmer... en un mot, je suis jalouse, et d'une jalousie qui s'effraie autant du passé que de l'avenir! Ce que je vous dis, Charles, peut-être serait-il mieux de le taire! Sans doute je devrais me reposer entièrement sur ma mère du soin d'assurer mon bonheur; mais c'est plus fort que moi... je n'ai pas le courage de ne pas prendre ma part dans une résolution d'où va dépendre mon existence tout entière! Hier encore je voulais garder le silence... mais tout sert à éveiller mon inquiétude... Déjà lord Édouard, à la première annonce de mon mariage... et tout à l'heure... à l'instant même... ma tante, lady Hen-

riette, qui vient d'arriver... ont jeté dans mon cœur une incertitude...

CHARLES.

Eh quoi! lady Henriette?...

CÉCILE.

Non, non, c'est vous, c'est vous seul que je veux croire; mais c'est votre serment que je réclame. Réfléchissez, voyez, il est temps encore. L'engagement que vous allez prendre est solennel, il est sacré. Charles, vous me le promettez, vous n'aimez que moi, vous n'aimerez jamais que moi?

CHARLES.

Ah! Cécile!

CÉCILE.

Dites, dites, mon ami, le promettez-vous, le jurez-vous?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LADY SOPHIE LENNOX.

SOPHIE, dans la coulisse.

J'attendrai le retour de lady Henriette... C'est bien, c'est très bien! je vais attendre.

CÉCILE, à part.

C'est la voix de lady Lennox!

CHARLES, à part.

Lady Sophie!

SOPHIE, à part.

Charles ici!

CÉCILE, lui sautant au cou.

Ah! chère madame, que vous arrivez à propos! Que je vous embrasse! que je vous embrasse encore! quel plaisir! quel bonheur!.. Vous voilà! vous voilà donc enfin! que je suis heureuse!.. Milady, permettez-moi de vous présenter sir Charles Mévil... C'est lui!...

SOPHIE, à part.

Juste ciel! quel soupçon!

CÉCILE, à Charles.

Lady Sophie Lennox, l'amie de ma famille, la mienne surtout. Elle a toujours eu tant d'indulgence pour moi!

SOPHIE, à part.

Sa froideur! son silence depuis plus d'un mois!... Oh! s'il était vrai!...

CÉCILE, à lady Sophie.

Sir Charles n'a point l'honneur d'être connu de vous, malady?

CHARLES.

Pardonnez-moi, mademoiselle.

CÉCILE.

Comment! j'ai parlé tant de fois de lady Sophie devant vous et vous ne me l'avez pas dit! Oh! mais c'est mal, c'est très mal à vous! (à lady Sophie.) Vous voyez que je gronde déjà; mais on ne saurait prendre trop tôt les bonnes habitudes, et je veux après le mariage...

SOPHIE.

Le mariage!.. Vous vous mariez, sir Charles?...

CÉCILE.

Eh bien! milady?

SOPHIE.

Vous épousez miss Novart?

CÉCILE.

D'où naît votre étonnement? Eh quoi! vous ne savez pas? mon oncle ne vous a donc pas écrit? Mais c'est ce soir, c'est ce soir qu'on signe le contrat! Un jour de plus et vous arriviez trop tard.

SOPHIE, à part.

C'est ce soir!

CÉCILE.

Mais qu'avez-vous, chère madame? Comme vous êtes émue!

SOPHIE.

Moi, mademoiselle!

CÉCILE.

Mademoiselle! vous m'appelez mademoiselle! Quel ton, milady, et quel regard!

SOPHIE.

Pardon, pardon, mon enfant. (à part.) Oh! c'est infâme! (haut.) La nouvelle que vous êtes la première à m'annoncer, Cécile, a droit de me surprendre, assurément. Je croyais savoir que sir Charles Mévil n'était pas libre.

CÉCILE.

Que dites-vous, milady?

SOPHIE.

Que depuis long-temps il avait placé ailleurs ses vœux et son amour.

CHARLES.

Madame!

CÉCILE.

Vos vœux et votre amour, monsieur?

CHARLES.

Mademoiselle!

SOPHIE.

Avant mon départ pour l'Allemagne, j'avais reçu à cet égard une confidence qui ne pouvait laisser aucun doute dans mon esprit; vous ne l'ignorez pas, monsieur. Depuis trois mois vos sentiments ont pu changer, et je le conçois aisément en vous trouvant près de miss Novart. Quoi qu'il en soit, vous devez comprendre que j'ai des devoirs à remplir envers une personne qui me touche de bien près, qu'il est des éclaircissements que je ne puis demander qu'à vous seul, et que vous me les devez!

CHARLES.

Je vous les donnerai sans aucun doute, milady; mais ce n'est ni le lieu, ni le moment...

SOPHIE.

Oh! songez donc, sir Charles, que c'est ce soir qu'on signe votre contrat de mariage! D'ailleurs, à l'émotion que je lis sur les traits de miss Novart, je suis convaincue que cette explication ne lui paraît pas moins nécessaire qu'à moi.

CÉCILE.

Oui, milady, je partage toute votre impatience; je vous laisserai donc; mais j'espère que ma mère aura l'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Vous pouvez lui annoncer ma visite.

CHARLES.

Mademoiselle, je n'ai qu'une grace à vous demander, c'est de ne pas me juger avant de m'avoir entendu... Me le promettez-vous?

CÉCILE.

Je vous le promets, sir Charles.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE VIII.

LADY SOPHIE, SIR CHARLES MÉVIL.

CHARLES.

Milady, je vous ai écrit !... Votre retour imprévu...

SOPHIE.

Oh ! de grace ! ne me dites rien, Charles ! Des excuses ! des explications ! qu'en ai-je besoin ? Les faits sont là, ils parlent d'eux-mêmes !... Voulez-vous en effet vous justifier ? Voulez-vous tout réparer ? Vous le pouvez encore ; il vous reste un moyen, mais c'est le seul !... Etes-vous prêt à renoncer à la main de Cécile ?... Parlez, mais parlez à l'instant, et tout est pardonné, tout est oublié !

CHARLES.

Renoncer à miss Cécile !...

SOPHIE.

Le voulez-vous ?... dites ! le voulez-vous ?...

CHARLES.

Milady, je ne puis vous comprendre !

SOPHIE.

Sir Charles... la dot est donc bien considérable !

CHARLES.

Madame !

SOPHIE.

C'est vous faire injure ?...Vous me direz donc à moi que vous faites un mariage d'amour ! que vous êtes passionnément épris de miss Novart !...

CHARLES.

Non, milady, je ne vous dirai pas cela, et vous apprécierez mon silence.

SOPHIE.

J'entends !... Mais moi, monsieur, je vous dirai que votre conduite est indigne, et, sans vous fatiguer de reproches inutiles, je vous demanderai si vous en avez bien calculé toutes les conséquences ?... Ah ! vous aussi, sir Charles, vous avez cru à ma disgrace ! à mon exil !... Vous avez mal jugé, monsieur ! Me voilà ! je suis à Londres ! j'y suis près de la reine, plus puissante que jamais ! maîtresse de plus d'un secret ! Et si le très honorable premier lord de la trésorerie, sir Robert Durham, se croit à l'abri de tout revers, il s'abuse étrangement ! C'est un avis, sir Charles, que je veux bien vous donner !

CHARLES.

Je dois aussi vous rappeler, milady, que sir Robert Durham n'est point redevable de son élévation à une intrigue de cour.

SOPHIE.

Une intrigue de cour peut le renverser.

CHARLES.

Il tombera du moins avec honneur, sans s'être avili par aucune bassesse ! Et je m'étonne de votre avertissement, madame, car pour tout homme de cœur placé entre une menace et une lâcheté, le choix n'est pas douteux !

SOPHIE.

Vous sortez, sir Charles?

CHARLES.

Je ne vous crois pas en état de m'entendre, milady; demain...

SOPHIE.

Demain, monsieur! Prenez-y garde! dans quelques heures il sera trop tard peut-être!

CHARLES.

Demain j'en appellerai à votre raison, milady, et j'espère encore qu'une amitié digne de nous...

SOPHIE.

L'amitié!... vous m'offrez votre amitié! Oh! mais vous raillez, je pense? L'amour trahi, l'amour outragé ne fait place qu'à la haine et à la vengeance! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Vous n'épouserez pas miss Novart.

CHARLES.

Ce dont je puis répondre du moins, c'est que je n'y renoncerai pas volontairement.

SOPHIE.

Vous ne l'épouserez pas, vous dis-je! Vous vous croyez bien sûr de lord Novart; mais, imprudent que vous êtes, vous ne savez donc pas...

CHARLES.

Je sais, milady, que lord Novart est votre ami, que vous êtes chez lui... et de votre bouche je ne puis entendre que son éloge!... Adieu, milady!

SOPHIE.

Adieu donc, sir Charles!

(Charles sort en saluant lady Henriette au moment où elle entre.)

SCÈNE IX.

LADY SOPHIE, LADY HENRIETTE.

HENRIETTE, à Charles.

Monsieur, j'ai bien l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante. (à lady Sophie.) Je sors de votre hôtel, milady; j'ai su que vous étiez ici, et me voilà... Vous êtes instruite, vous savez tout? Eh bien! qu'en pensez-vous? qu'en dites-vous? Je ne cherche pas à vous influencer; mais est-il bien possible d'imaginer une alliance plus sotte, plus absurde et plus révoltante!...

SOPHIE.

Eh quoi! milady, vous n'êtes donc pas pour ce mariage?

HENRIETTE

Que ne me demandez-vous si je suis assez folle pour travailler moi-même à ma ruine et à ma destruction? Chère milady, il dote sa nièce de cinquante mille livres sterlings!

SOPHIE.

C'est un procédé...

HENRIETTE.

Infâme!... une perfidie sans exemple!... Le monstre! en agir de la sorte avec sa femme!... quand pour lui j'ai rejeté la main du marquis de Vauderland, qui voulait m'assurer tout son bien en fraude de la loi et frustrer ses enfants! Un brave et honnête gentilhomme, dont toute la fortune était en portefeuille... L'ingrat! l'égoïste! il mourra *ab intestat*, et, pour vivre honorablement, j'en

serai peut-être réduite à épouser encore quelque vieux duc!... à mon âge!...

SOPHIE.

Point de pleurs, point de désespoir, milady; du calme, du sang-froid; rien n'est fait encore.

HENRIETTE.

Mais c'est ce soir, c'est ce soir même qu'on signe le contrat; les invitations sont faites et le notaire est prévenu.

SOPHIE.

La journée nous reste!... Ecoutez-moi : lord Novart ne peut avoir oublié qu'avant mon départ il m'avait promis la main de sa nièce pour le comte Ellis.

HENRIETTE.

Une promesse formelle! un engagement sacré!

SOPHIE.

Vous savez que le comte Ellis se contente de vingt mille livres sterlings et qu'il tient peu à la fortune?

HENRIETTE.

Bon petit jeune homme!

SOPHIE.

Et je vous engage ici ma parole, milady, que le mariage n'aura lieu qu'autant que votre avenir aura été bien et dûment assuré par un bon testament!

HENRIÉTTE.

C'est si juste!... Ah! ma toute belle, il faut être de bonne foi, je ne m'étais jamais senti beaucoup d'inclination pour vous, parce que j'ai toujours vu avec défiance et jalousie l'ascendant que vous avez pris sur lord Novart, et que vous vous mêlez peut-être un peu trop

souvent de ce qui ne vous regarde pas... Mais aujourd'hui je reconnais mon injustice, et puisque vous êtes une si bonne amie et que vous vous déclarez de mon bord contre mon mari, c'est désormais entre nous à la vie et à la mort!

SOPHIE.

Etes-vous femme à vous laisser diriger? Voulez-vous vous en rapporter à moi?

HENRIETTE.

Si je le veux!... mais je vous en conjure!... Je n'ai ni votre esprit ni votre malice, et dès qu'il s'agit de complot et d'intrigue, c'est bien mieux votre affaire que la mienne! Mais ne compliquez pas, n'embrouillez pas trop les fils; je gâterais tout. Ma tête est un peu dure, et les choses n'y pénètrent pas aisément; mais dès qu'une fois elles y sont entrées, le diable ne les en ferait pas sortir; je suis l'entêtement et l'opiniâtreté en personne.

SOPHIE.

C'est avoir du caractère... Ce soir donc, regardez, observez, mais ne dites mot. Laissez venir les choses... froidement... tranquillement... Quelques questions adroitement faites à quelques femmes de mérite... à quelques hommes de bien qui seront là... et vous apprendrez... Croyez-moi, ma chère, j'ai encore quelque crédit, et avant que sir Charles Mévil ne devienne l'époux de miss Novart, sir Robert Durham et les siens tomberont tous du ministère!

HENRIETTE.

Ah! je vous en prie, faites cela pour moi!

SOPHIE.

A ce soir donc, ma toute bonne! Ne dites pas à lord Novart que je suis de retour; ne lui dites pas que vous

m'avez vue; je veux le prendre à l'improviste. J'arriverai la première... et je n'arriverai pas seule!

HENRIETTE.

Fort bien !... Et moi je vais bien vite contremander le notaire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

SCÈNE I.

LORD NOVART, seul. Il entre précipitamment.

Malédiction! malédiction! je suis joué, j'ai donné dans le piége comme un sot, comme un enfant!... Sir Robert, mon très honorable ami Robert, vous êtes un maître fourbe!... Mais, après tout, qu'ai-je à me plaindre ? n'ai-je pas tout ce que j'ai voulu? Quand tout le monde est content de moi, comment ne suis-je pas satisfait de tout le monde?... Ne suis-je pas, aux yeux de tous, un brave homme, un bon homme, bien honnête et bien niais, bien franc et bien dupe? Or ça, messieurs, c'en est assez!... l'éloge et l'admiration coûtent peu à qui reçoit tout et ne donne rien; mais ce concert d'applaudissements, toute cette musique louangeuse me fatigue enfin, et je vous trouve bien fats et bien impertinents d'avoir si grande opinion de moi!... Vous voudrez bien m'élever moins haut, s'il vous plaît, et me faire redescendre à votre humble niveau!... c'est aussi se moquer, c'est railler trop insolemment que de croire les gens sur parole, et de demeurer ainsi convaincu de leur modestie et de leur désintéressement!... Vous m'avez pris bien vite au mot... et le

jeu n'est pas sûr avec vous!... mais patience, patience, sir Robert!... puisque votre intelligence est si paresseuse, il y aura moyen peut être de se faire comprendre... Sir Arthur Syndall, je vous croyais plus habile; vous êtes novice, et décidément vous ne savez pas votre métier... Cette sotte d'Henriette a du bon sens... elle sait ce qu'elle veut... elle va droit au but. J'ai bien fait de la rappeler; sans rien faire soi même, on peut agir par les actions des autres. (prêtant l'oreille.) Comment!... qu'entends-je?... cette voix!... c'est celle de lady Lennox!.. (regardant au fond du théâtre.) Mais qui vois-je avec elle?... ne me trompé-je pas?... c'est le comte Ellis!... Elle le présente à lady Henriette!... Eh! mais... ils viennent... ils s'approchent... les voilà!

SCÈNE II.

LADY HENRIETTE, LORD NOVART, LADY SOPHIE, JULES ELLIS.

HENRIETTE.

Venez, venez donc, ma très chère?

SOPHIE.

Bonsoir, mon cher duc. J'arrive; ma première visite a été pour Sa Majesté, et la seconde est pour vous. Je suis brisée de fatigue, et je me sens une migraine horrible... mais voilà un jeune homme dont je n'ai pu obtenir un moment de répit... les amoureux sont égoïstes et sans pitié! (le présentant.) Le comte Jules Ellis...

JULES.

Mylord?

SOPHIE.

Le nommer... c'est vous dire l'espérance qui l'amène, c'est vous rappeler votre promesse; mais je sais déjà que nous n'avons que des graces à vous rendre. Le comte Jules m'a annoncé l'arrivée à Londres de lady Louise et de miss Novart...

JULES.

Depuis plus de huit jours, mylord, j'en étais informé; mais n'ayant pas eu l'honneur d'être présenté à Votre Seigneurie avant le départ de lady Sophie pour Berlin, j'aurais cru commettre une indiscrétion en devançant l'époque qui m'avait été fixée. Je ne saurais dire combien ce sacrifice m'a coûté; mais Votre Grace peut en juger à l'empressement avec lequel je saisis l'occasion de lui expliquer le plus cher de mes vœux.

NOVART.

Monsieur le comte...

SOPHIE, à Jules.

Bien! très bien!

JULES.

Je ne sais, mylord, si le moment est bien opportun...

HENRIETTE.

Comment donc!...

SOPHIE.

Pauvre Jules... il est encore bien timide... et son embarras s'excuse aisément.

HENRIETTE.

Je ne suis pas complimenteuse; mais il est impossible de se mieux présenter, de s'exprimer...

NOVART, bas.

Paix! silence.

JULES.

Mylord, depuis l'arrivée de miss Novart à Londres, je n'ai pas passé un seul jour sans la voir... je l'ai suivie à l'Opéra, à Hyde-Parck, aux courses, aux bals, partout où j'avais l'espoir de la rencontrer. Je ne pense, je ne rêve qu'à elle... j'en parle à tous mes amis!... Ah! mylord, ah! milady, daignez me rassurer, daignez confirmer la promesse que lady Sophie m'a faite en votre nom!

NOVART.

Monsieur le comte, vos paroles sont nettes et pressantes; mais...

SOPHIE.

Comte Jules, remplissez votre message.

JULES, présentant une lettre à lord Novart.

Mon père, lord Celbrun, m'a chargé, mylord, de remettre cette lettre à Votre Seigneurie; j'ignore complètement ce qu'elle contient; je sais seulement qu'elle est de la dernière importance et qu'elle réclame une prompte réponse... je ne me retirerai point sans avoir reçu vos ordres.

JULES, à lady Henriette.

Voulez-vous bien, milady, me faire l'honneur de me présenter à lady Louise et à miss Novart?

HENRIETTE.

Très volontiers... avec un extrême plaisir, monsieur le comte.

JULES, à lady Henriette.

Milady, je me place sous votre protection; lady Sophie ne m'a pas laissé ignorer tout ce dont je vous suis déjà

redevable. Je vous prie d'être persuadée que je sais apprécier un service et le reconnaître.

HENRIETTE.

Ce que vous me dites là, monsieur, est fort adroit... beaucoup plus adroit que vous ne pouvez croire. J'y suis très sensible... extrêmement sensible.

SCÈNE III.

LORD NOVART, LADY SOPHIE.

NOVART.

Que veut dire tout ceci, milady? Qu'est-ce que cette lettre?...

SOPHIE.

Rompez le cachet, rompez!...

NOVART.

Vous permettez?... Ah! grand Dieu! non, cela n'est pas, cela n'est pas possible. (lisant.) « J'arrive de Windsor où le « roi m'a fait l'honneur de m'appeler pour me faire con- « naître sa résolution de changer son ministère. » (à part.) Changer le ministère!... « Sa Majesté a daigné me con- « fier le soin de lui présenter la composition d'un nou- « veau cabinet. » (à part.) Oh! oh! sir Robert!... « J'ai an- « noncé l'intention de réclamer votre appui et de vous « offrir le portefeuille des affaires étrangères. » Eh quoi! je serais proposé?... Je pourrais enfin!... Ce digne, ce loyal lord Celbrun!... je me suis toujours senti pour lui une inclination, une sympathie!... (continuant de lire.) « Sa Majesté, que vous veniez de quitter, m'a assuré « qu'elle vous avait trouvé dans des dispositions qui ne

« pouvaient faire présumer un refus. » Ce prince est doué d'un tact et d'une pénétration!... Rien ne lui échappe! (lisant.) « Je n'ai cru commettre aucune indiscré-« tion en annonçant le projet d'alliance dont il est ques-« tion entre nous. Mon fils vous remettra ce billet, et lady « Sophie vous dira le reste. » Comment! lord Celbrun a fait part! .

SOPHIE.

Je viens de l'annoncer moi-même à la reine.

NOVART.

Juste ciel! (à part.) Et moi qui n'étais allé à Windsor... bien m'en a pris!

SOPHIE.

Aurais-je eu tort, et me blâmeriez-vous?...

NOVART.

Je ne dis pas cela! non, non, sans doute. (à part.) Et cette soirée! (haut.) Mais franchement... milady... ce changement inattendu...

SOPHIE.

Il y a plus de trois mois que le renvoi de sir Robert est décidé.

NOVART.

Et vous ne m'avez rien dit, et vous me quittez, vous me livrez à moi-même sans aucune direction! Mais, véritablement, au milieu de ces bouleversements successifs et de ces tergiversations continuelles, les honnêtes gens ne savent plus quelle ligne de conduite tenir; on ne sait plus où se jeter.

SOPHIE.

Mylord, la reine peut-elle compter sur vous?

NOVART.

Mais, non.

SOPHIE.

Quoi!...

NOVART.

Non, milady!... très positivement non!... ceci demande au moins quelque réflexion. Vous prenez les gens à l'improviste, et j'étais si peu préparé, qu'il est bien pardonnable que mon premier mouvement soit le refus le plus formel... C'est d'ailleurs une délicatesse qu'on se doit à soi-même!... (à part.) Sir Robert le savait... il le savait à coup sûr, et il se sera flatté qu'avant de battre en retraite un riche mariage... (haut.) Que diable aussi, l'on prévient ses amis! Moi, j'ai cru que tout ceci avait quelque consistance, et de guerre lasse, il faut bien le dire, j'ai, depuis plusieurs mois, pris des opinions libérales très avancées!... tandis que lord Celbrun...

SOPHIE.

Lord Celbrun n'est pas de ces esprits étroits qui, parce qu'ils ont soutenu une erreur il y a vingt ans, se croient obligés de la soutenir toujours! Pour le moment il s'agit du complément intégral de la réforme... c'est la cour qui la première arbore l'étendard national... c'est Saint-James et Windsor qui, pour le mieux diriger, se mettent à la tête du mouvement!... c'est toute une révolution!... c'est un spectacle inouï!... acteurs et rôles, tout est bouleversé!

NOVART.

Oh! vous m'en direz tant!... et, dès que les principes sont sauvés et qu'il n'est plus question que des individus!... Les hommes, je vous les abandonne!... Les hommes, on les remplace! ils n'ont tous qu'un temps, et, pour moi,

je n'ai jamais cru aux hommes indispensables!... Mais, quant aux principes, c'est autre chose!

SOPHIE.

Oh! c'est bien différent!

NOVART.

Oui, oui, il est certain qu'il y aurait un rôle bien noble et bien beau à jouer pour un homme vraiment populaire, qui aurait à lui l'oreille du prince et la faveur de la cour! Mais l'opinion publique est si mobile et si prompte à se laisser égarer!... les journaux! les clubs!.. toutes ces accusations d'ambition, de vénalité, de palinodie, d'apostasie!... Avec cette manie si triviale d'opposer les gens à eux-mêmes !...

SOPHIE.

Eh quoi! vous voulez être ministre, et vous craignez la satire?

NOVART.

Aussi ne le veux-je pas. Non, non, il y a trop de malice et de méchanceté de par le monde!... L'esprit court les rues! et la jeunesse d'aujourd'hui est trop railleuse!... Rien n'est sacré pour personne! Les noms, les titres, le rang, la naissance, on n'a de respect pour rien; toutes les croyances sont éteintes; l'on met en doute toutes les probités, toutes les capacités! Non, non! milady! mille fois non !... Quand il me faudrait chaque jour et à toute minute aborder la tribune des communes, répondre à tout, ou du moins parler sur tout, improviser, répliquer!... Ah! que l'homme d'État appelé à gouverner ses semblables est bien plus heureux à Vienne et à Saint-Pétersbourg !

SOPHIE.

Eh! n'aurez-vous donc pas à votre service tous les se-

crétaires, faiseurs et teinturiers politiques! Bon Dieu! de quoi vous embarrassez-vous? En arrivant au Foreing-Office, vous aurez sous la main tout un arsenal complet... je ne sais combien de gens d'esprit et de jugement, attachés au matériel administratif, appropriés à la fabrique de la monnaie courante du gouvernemen représentatif, dressés depuis quarante ans, et sous tous les régimes, à penser et à écrire pour tous les hommes d'Etat!... Ce sont des instruments admirables, et pourvu que vous sachiez vous en servir...

NOVART.

Dès que vous m'en répondez!...

SOPHIE.

Ils sont à toute épreuve!... Vous demanderez plus tard à sir Robert Durham!...

NOVART.

Ah! si du moins vous pouviez me donner l'assurance qu'il ne s'agit plus ici d'un simple déplacement, d'une sorte de passade à travers le pouvoir... car vous conviendrez avec moi que dès qu'on commet la faute de se laisser faire ministre, il faut au moins chercher les moyens d'y persévérer le plus long-temps possible... Eh bien!... je me rendrais peut-être... je céderais... j'accomplirais le sacrifice!... Mais puisque vous êtes mon amie, ma véritable amie, il faut vous dire que je me trouve dans une position assez embarrassante... J'ai une espèce d'engagement...

SOPHIE.

Je sais tout!

NOVART.

Comment!

SOPHIE.

Lady Henriette m'a tout dit!... Il paraîtrait qu'en mon

absence et celle de milady, qui du reste est invariablement opposée à cette folie, vous vous êtes trouvé isolé, circonvenu... et que de fatigue...

NOVART.

Que voulez-vous! moi, je suis bon diable... je me laisse conduire; je hais les querelles, les débats domestiques!

SOPHIE.

Ajoutez à cela qu'il y a beaucoup de ma faute dans ce malentendu; je m'étais principalement mise en rapport avec votre femme.

NOVART.

A peine m'en a-t-elle dit quelques mots.

SOPHIE.

Et vous, voyant la chose remise à trois mois...

NOVART.

J'ai pensé qu'il n'en avait jamais été bien sérieusement question.

SOPHIE.

Tout le monde s'y serait trompé!... Un seul fait reste constant, c'est qu'il existe deux propositions de mariage.

NOVART.

C'est ce qui se passe tous les jours.

SOPHIE.

Tous les jours un mariage vient à manquer!

NOVART.

La veille!

SOPHIE.

Le jour même! il en a manqué plus de dix entre mes mains!

NOVART.

On se voit, on se parle, on s'étudie réciproquement...

SOPHIE.

Et cette épreuve n'engage à rien!

NOVART.

Il n'y aurait que Cécile...

SOPHIE.

Ah! si pour marier ces demoiselles il fallait consulter leurs penchants ou leurs répugnances!... Et d'ailleurs, vous imaginez-vous donc qu'elle soit si fortement éprise de monsieur Mevil! Est-ce qu'à seize ans les jeunes personnes savent qui elles aiment, qui elles n'aiment pas? Sa mère lui a monté la tête pour celui-ci; on lui montera la tête pour celui-là! je m'en charge! Qu'est-ce qu'elle veut? un hôtel!...

NOVART.

Des équipages, des parures!...

SOPHIE.

De la liberté!... nous lui donnerons tout cela.

NOVART.

Un pair pour un membre des communes, un lord pour un homme de rien, un homme qui n'a rien!

SOPHIE.

Y a-t-il à balançer?

NOVART.

Sans compter qu'il est bien juste qu'on marie un peu sa nièce pour soi-même!

SOPHIE.

C'est si naturel!... Ne craignez point d'éclat... quelques apparences de regrets...

NOVART.

Des formes, des politesses...

SOPHIE.

Et sans scandale et sans bruit, l'on met tout doucement les gens à la porte!

NOVART.

Comme nous nous devinons!

SOPHIE.

Comme nous nous comprenons!

NOVART.

Avec de la bonne volonté!...

SOPHIE.

D'excellentes intentions!...

NOVART.

Quand on ne cherche pas à s'exagérer les difficultés ni les inconvénients des choses... quand on s'attache au vrai, à la réalité...

SOPHIE.

Quand on est tout-à-fait désintéressé dans la question!...

NOVART.

Avec une égale sincérité!...

SOPHIE.

Une estime mutuelle!...

NOVART.

L'on finit toujours par s'entendre!

SOPHIE.

Cher duc!

NOVART.

Chère milady!... Ah! qu'il est doux d'assurer le bonheur de son enfant!...

SOPHIE.

Et celui des personnes qu'on aime!...

(Novart lui baise la main.)

NOVART.

Ah! grand Dieu! voici le notaire!

SOPHIE.

Comment! le notaire! (à part.) Et lady Henriette qui devait... (haut.) Un notaire!... déjà!... vous en êtes là?... Mais on veut donc vous forcer la main!... surprendre votre signature?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LORD ÉDOUARD, SIR ARTHUR, UN NOTAIRE.

ARTHUR.

Ce brave monsieur Andreus! Ne s'était-il pas imaginé qu'on l'avait contremandé! Si je n'avais pas songé à lui offrir une place dans ma voiture, il ne venait pas! (Le notaire passe dans le cabinet de lord Novart.) (apercevant lady Sophie.) Ah! mon Dieu!... Eh quoi! milady!... sitôt de retour!... c'est une surprise!... Mais quelle charmante, quelle délicieuse soirée! quelle société choisie! que tout y est de bon goût! On y respire un parfum de bonne compagnie! Des lords, des ministres, des princesses russes, des gentilshommes américains, des agents de change, des Turcs, des ban-

quiers, des juifs! une égalité parfaite!... et quel luxe, mon cher lord, quelle magnificence!

ÉDOUARD.

Mylord, sir Robert m'a chargé d'être son interprète, et de vous offrir ses excuses... Un conseil extraordinaire et tout-à-fait imprévu lui fait craindre d'arriver un peu tard.

NOVART, bas à lady Sophie.

La nouvelle aurait-elle déjà transpiré!

SOPHIE.

Que vous avais-je dit?

NOVART.

Nous attendrons, mylord! il faut attendre!... Nous ne ferons rien sans sir Robert!...

ÉDOUARD.

Son Excellence m'a donné pleins pouvoirs.

NOVART.

Eh non! messieurs!... rien ne presse, et je croirais manquer...

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, mylord, pardonnez-moi! Il est nécessaire de revoir quelques articles!

NOVART.

Que ce soit ce soir ou demain, qu'importe? Des gens comme nous ont-ils d'ailleurs besoin d'actes et d'hommes de loi! Quand tout est convenu, qu'on est parfaitement d'accord! (à Arthur.) Ce n'est pas de vous, monsieur Syndall, que naîtront les difficultés!...

ARTHUR.

Voilà ce qui s'appelle être rond en affaires! J'aime cela! c'est ma manière!...

SOPHIE.

Mais cette précipitation...

ÉDOUARD.

Venez, venez, mylord, je m'empare de vous!... Je prends l'impolitesse à mon compte! je sais me défendre!

NOVART, en riant.

Milady, vous en êtes témoin; il y a violence! et je ne puis rien contre la force!...

SOPHIE, bas, à Novart.

Eh quoi?

NOVART.

Pardon! (à lady Sophie) Que voulez-vous? jusqu'ici je n'ai aucun prétexte, aucun motif! Faites, voyez Cécile, voyez lady Henriette! qu'elle parle! qu'elle s'explique! qu'elle se prononce!... (à part.) Je ne vois pas comment je pourrai m'en tirer, mais à coup sûr, je m'en tirerai!... (haut.) Allons donc, allons, messieurs, je suis à vos ordres! (Ils entrent dans le cabinet de lord Novart.)

SOPHIE.

Comment!... il se laisse entraîner!... Et Cécile, où est-elle?... Il faut que je lui parle!... la voilà! Oh! qu'elle paraît agitée!...

SCÈNE V.

LADY SOPHIE, CÉCILE.

CÉCILE.

Chère milady, je viens à vous! Depuis une heure maman est au wisk, et sir Charles fait la partie de lady

Portland. On dirait que toutes les mesures sont prises pour qu'il me soit impossible d'obtenir aucun éclaircissement! Qu'y-a-t-il? et que se passe-t-il? Quel est ce comte Ellis que ma tante vient de me présenter avec une sorte d'affectation? Ce jeune homme ne cesse de s'occuper de moi!... je ne puis lever les yeux sans rencontrer les siens. Que veut dire cet empressement?... Et cependant, il semble que sir Charles soit l'objet d'un éloignement général! Déjà des regards qui décelaient une maligne intelligence, des sourires moqueurs, des paroles railleuses et malveillantes m'avaient frappée... lorsque ma tante est venue placer près de moi deux dames que je vois ici pour la première fois, mais qui me connaissent et qui savent parfaitement qui je suis! Et qu'ai-je entendu, grand Dieu!... quel portrait de sir Charles Mévil!... et je ne pouvais m'y méprendre, ce qu'elles disaient était pour moi! c'était à dessein, et elles voulaient que je l'entendisse! Milady, quelle opinion se former d'un homme dont on ose médire hautement, à quelques pas de lui... au milieu de sa famille et de ses amis... sous les yeux mêmes de celle qu'il doit épouser! Un tel homme est donc perdu de réputation, ou de telles femmes sont bien lâches et bien méprisables!

SOPHIE.

Cécile!...

CÉCILE.

C'en était trop enfin! mon trouble et mon émotion se trahissaient malgré moi, et il a fallu quitter la place! Mais tandis que je traversais le cercle pour arriver jusqu'à vous, lady Trezals et lady Montaigu se sont levées... et toutes deux, en me serrant les mains, semblaient me plaindre et s'apitoyer sur mon sort!... Pauvre, pauvre

enfant! se sont-elles écriées!... Pauvre enfant! On me croit donc à plaindre? j'inspire donc de la compassion, de la pitié?... Ah! mon orgueil s'en est révolté! J'ai levé la tête... tous les yeux étaient fixés sur moi, et j'ai cru y découvrir une expression singulière!... c'était...

SOPHIE.

Un sentiment de bienveillance et d'intérêt!...

CÉCILE.

Non!... oh! non, madame! C'était comme la joie de la haine!

SOPHIE.

Cécile!...

CÉCILE.

Oui, madame!... c'était comme le triomphe de l'envie et de la méchanceté!...

SOPHIE.

Oh!

CÉCILE.

Je ne me connais plus! je me sens incapable de démêler la vérité du mensonge! mille sentiments contraires me déchirent le cœur! Je ne vois plus!... je n'entends plus! et je me défie de moi-même, et de tout ce monde que je déteste! Oh! mon amie, ma seule amie, éclairez-moi! dirigez-moi! Depuis ce matin je vous attendais! vous deviez venir chez ma mère... et vous n'êtes pas venue... pourquoi cela? Qu'avez-vous appris?... que savez-vous? Vous avez une explication à me donner!

SOPHIE.

Mon enfant, puis-je, dans l'état où vous êtes...

CÉCILE.

Vous me la devez!... je la crains!... je la redoute!... je sens qu'elle me sera fatale! mais je la veux!... Ce que je

souffre est affreux!... ce supplice est horrible! Oh! parlez, parlez! songez donc, milady, que le notaire est là!

SOPHIE.

Cécile, que demandez-vous... qu'exigez-vous de moi? Vous me rendez l'arbitre de votre destinée?

CÉCILE.

En quelles mains plus dignes pourrais-je remettre mon sort? Traitez-moi comme votre amie!... comme votre sœur!... Ah! Sophie, que vous êtes heureuse! Vous n'aimez pas, vous! la passion et la jalousie ne peuvent égarer votre jugement!

SOPHIE.

Et si, en cédant à vos instances, j'allais perdre votre amitié, m'attirer votre haine peut-être?

CÉCILE.

Ma haine! moi, de la haine pour vous! ah! quelle injure!

SOPHIE.

Le cœur est-il toujours juste! sait-il beaucoup de gré des sages conseils, des sacrifices dictés par la froide raison? Ne vous y trompez pas, Cécile! ce que vous cherchez près de moi, ce sont des motifs d'assurance et de sécurité contre tout ce que vous venez de voir et d'entendre!... Et si j'allais tromper votre attente, et qu'en ce moment même, si critique et si décisif, où il faut vouloir et prendre parti, le courage vînt à vous manquer?

CÉCILE.

Il ne me manquera pas! non, non, n'en doutez pas!... Mais chacune de vos paroles irrite mon impatience et redouble mes angoisses! Au nom du ciel, parlez, parlez! faut-il vous dire encore que le notaire est là!...

SOPHIE.

Et ma jeune Cécile saura conserver un secret! elle saura mettre la vérité à profit sans compromettre son amie!...

CÉCILE.

Tout ce que vous me direz mourra avec moi! Mais voyons, voyons... Ce matin, vous avez parlé d'engagement, de promesses, d'un autre amour, d'une femme qui se croit aimée!... Qui est-elle? où est-elle?... Que vous a-t-il dit? que vous a-t-il répondu? l'aimerait-il encore?...

SOPHIE.

Elle le croit sans doute!

CÉCILE.

Elle le croit!... et que me fait à moi ce qu'elle en pense? Mais lui! lui, milady! l'aime-t-il! l'aime-t-il encore?

SOPHIE.

Savez-vous bien, Cécile, que la femme que vous traitez avec tant de dédain, est jeune, est belle!... qu'elle réunit tous les avantages du nom, de la naissance et de la fortune!... qu'elle est enviée, recherchée!...

CÉCILE.

Et cependant il n'a pas voulu d'elle, il n'en a pas voulu! il l'a laissée, quittée pour moi!...

SOPHIE.

Quittée!... Elle était absente! mais elle est de retour!...

CÉCILE.

Il ne l'a pas revue du moins?

SOPHIE.

Il l'a revue!

CÉCILE.

Aujourd'hui?

SOPHIE.

Aujourd'hui même!

CÉCILE.

Et pourtant il demande ma main!... il est là, madame!

SOPHIE.

Oui, il est là!... il joue!... il se passionne pour une carte!

CÉCILE.

Il m'épouse enfin! Dans une heure les articles peuvent être signés!... si je le veux, si je le veux bien!

SOPHIE.

Eh bien! faites donc! faites, mon amie! dès que votre résolution est prise...

CÉCILE.

Eh! non, non!... Mais c'est qu'aussi tout le monde l'accuse! il n'aura donc pas un seul défenseur, un seul ami!

SOPHIE.

Enfant! qui demande conseil... et qui ne veut rien écouter! Enfant!... Est-ce parce qu'ils ont de l'amour que les hommes se marient? C'est la soif de l'or qui les possède! ce sont nos richesses qui allument leurs désirs et leur cupidité! c'est pour cette noble fin qu'ils se condamnent à tant d'artifices et de mensonges! Et si, comme tant d'autres, sir Charles, gardant au cœur un premier amour, un amour exclusif, se proposait de faire deux parts: à sa femme des égards... des semblants d'amitié... et à une autre... son cœur... un culte de tous les instants!

CÉCILE.

Une autre, milady!... une autre, avez-vous dit!... Après tant de promesses et de protestations! Et ce matin

encore... et quand depuis quinze jours il ne cesse de me poursuivre des assurances de son amour... quand il me l'a juré! quand il me l'a écrit!

SOPHIE.

Et s'il en écrivait autant à cette femme!

CÉCILE.

Depuis qu'il a demandé ma main?

SOPHIE, après un moment d'hésitation.

Depuis qu'il vous voit tous les jours!

CÉCILE.

Oh! ce serait...

SOPHIE.

Vous avez de ses lettres et son style vous est connu?

CÉCILE.

Montrez! montrez! et tout est rompu!

SOPHIE, tirant une lettre de son sein.

Parlez plus bas, Cécile!... songez qu'on peut nous entendre, qu'on a les yeux sur nous peut-être!

CÉCILE.

Oh! le plus vil des hommes! La preuve! la preuve! Sophie!

SOPHIE.

La voilà!

CÉCILE.

Juste ciel!... (lisant.) « Jamais je n'aimerai que vous!... » Et il attend son retour!... il l'attend!... Ah! il faut qu'à l'instant même...

SOPHIE, l'arrêtant.

Cécile! y pensez-vous?... et me feriez-vous repentir?... Cette lettre n'est point à vous, et j'exige...

CÉCILE.

Non! non!

SOPHIE, lui arrachant la lettre des mains.

Ah! c'est abuser!

CÉCILE, allant vers le cabinet.

Mylord! mylord!

SOPHIE, la retenant.

Que faites-vous?... Plus tard! ce soir!...

CÉCILE.

Feindre!... attendre!... Ah! jamais! jamais!... Mylord! mylord!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LORD NOVART, ÉDOUARD, ARTHUR.

NOVART.

Qu'est-ce donc? et quel est ce bruit?

SOPHIE.

Cécile!...

CÉCILE.

Ah! mylord! ah! mon oncle! c'est assez!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LADY HENRIETTE.

HENRIETTE, ramenant lady Sophie qui allait pour sortir.

Restez, ne m'abandonnez pas!

CÉCILE, à lord Novart.

Merci, merci mille fois de vos bienfaits! ils n'atteindraient pas le but que vous vous proposez!

ARTHUR.

Miséricorde!

ÉDOUARD.

Que faites-vous? que faites-vous, mon enfant?

CÉCILE, à lord Novart.

Mylord, si je vous suis chère... si mon bonheur est l'unique objet de vos soins, ah! par grace, par pitié, laissez-moi disposer librement de ma main!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CHARLES, LADY LOUISE

CHARLES.

Qu'entends-je?

LOUISE.

Ma fille!...

CÉCILE.

Ma mère! vous m'avez promis de me laisser maîtresse de moi-même?

CHARLES.

Mademoiselle!

LOUISE.

Songez-vous, Cécile, que sir Charles est devant vous?

CÉCILE.

Ah! j'en sais trop!

LOUISE.

Et par qui, ma fille? (regardant lady Sophie.) Madame était ici avec vous?

NOVART.

Quel éclat! quel éclat! grand Dieu!

ÉDOUARD, à lady Louise.

Eh bien! milady?

LOUISE, regardant Sophie, et tenant toujours Cécile.

Il est des personnes dont j'ai pénétré les motifs secrets!...

SOPHIE.

Que voulez-vous dire?

LOUISE.

Je vous le dirais, madame, si j'étais seule avec vous.

SOPHIE.

Madame!

LOUISE.

J'ai la certitude d'être comprise!... Cécile, écoutez-moi!

CÉCILE.

Non, ma mère, non... ma résolution est inébranlable, et pour jamais je renonce à me marier!... Ah! malheureuse! malheureuse que je suis!

(Elle rentre dans son appartement)

NOVART.

Sir Charles, vous avez ma parole.

CHARLES.

J'y compte, mylord. (à lady Louise.) Demain, milady, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

LOUISE.

Sir Charles, je vous attends.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La scène se passe chez sir Charles Mévil ; le théâtre représente un cabinet de travail.)

SCÈNE I.

LADY SOPHIE, JOSEPH.

SOPHIE.

Prévenez sir Charles que je l'attends.

(Joseph entre dans la pièce de gauche et lady Sophie s'assied.)

SCÈNE II.

CHARLES, LADY SOPHIE.

CHARLES.

Vous ici, madame! chez moi! à cette heure! Ah! ne m'aviez-vous pas déjà fait assez de mal?... Qui vous amène et que voulez-vous encore? Venez-vous jouir de votre triomphe, insulter à ma douleur et à mon désespoir? Et aviez-vous donc la crainte que je pusse ignorer de quelle main est parti le trait qui m'a frappé? Rassurez-vous, madame, je sais que c'est vous!... Eh! bon Dieu! les voies obscures et clandestines sont indignes de

vous! vous attaquez en face, vous annoncez les coups que vous allez porter, et vous êtes de parole! Eh! madame, ne vous ai-je pas vue aux prises avec la candeur et l'innocence même? détruire toutes les illusions de son jeune cœur, porter la lumière dans cette ame si pure et si crédule, y jeter la défiance, les soupçons et tous les poisons de la jalousie? Par quel raffinement de vengeance...

SOPHIE.

Charles, écoutez-moi.

CHARLES.

Eh! madame!...

SOPHIE.

J'en conviens avec vous, sir Charles, j'ai cherché l'occasion d'entretenir miss Novart à l'insu de sa mère. C'est moi qui l'ai fait naître. Je suis venu plaider auprès d'elle la cause d'une femme à qui vous juriez, il n'y a pas encore trois mois, un dévouement, un attachement de toute la vie! Cette femme qui vous aime encore, ingrat! indignement trahie, cruellement abandonnée, n'a parlé que de sa douleur; elle s'en est prise aux circonstances, à son absence, aux volontés d'un oncle, aux suggestions d'un ami; elle a dit qu'elle se croyait aimée! qu'elle l'était!... Oui, elle l'a dit, Charles! Que voulez-vous? elle le croit encore!... Cependant, vous m'accusez de n'avoir pas respecté l'innocence! Non, non, je n'ai pas dit ce que je devais taire!... Mais si mon sort eût dépendu d'une femme! d'une femme qui pût comprendre tout ce qu'il y a d'angoisses et de supplices au fond de mon cœur, voulez-vous savoir ce que j'aurais dit, monsieur, le voulez-vous?... Fille de lord Stanley, veuve à vingt ans du duc de Lennox, assise près du trône, au faîte des grandeurs et de la puis-

sance, ma main était l'objet des recherches et de l'envie de tout ce que l'Angleterre compte de plus considérable par la naissance et la fortune! Un jeune homme, qui ne s'était encore fait connaître que par ses talents et quelques succès de tribune, vint à moi. Pendant plus d'une année, il m'entoura de soins, de prières, de séductions, des plus vives protestations d'un amour éternel!... Je dépendais encore de mon père, d'un vieillard vénéré, justement fier de son rang et des services qu'il a rendus à l'État! Son orgueil s'est révolté contre l'idée de voir sa fille échanger le titre de duchesse de Lennox, un nom illustre, contre un nom qui le deviendra sans doute, mais qui ne l'était pas alors! il s'est indigné de ce qu'il appelait une mésalliance! ses refus ont été insurmontables!... Placée entre la colère d'un père et les poursuites d'un amant, je luttais, je résistais; mais il était aimé, et il me jura qu'il y allait de sa vie!... L'image de son bonheur adoucit l'amertume de mes remords... Si le monde avait pénétré ce mystère, il était couvert de voiles si épais et de tant de discrétion qu'il était en quelque sorte excusé, respecté; l'on pouvait penser qu'un nœud plus solennel devait un jour me permettre d'avouer mon choix. Je m'absente, je quitte l'Angleterre... et, quand je reviens, je le trouve aux pieds d'une autre!... Madame, lui aurai-je dit, vous êtes belle, vous êtes digne d'être aimée; mais je me crois belle aussi. Laissez-moi défendre mes droits, ne me disputez pas un cœur qui m'appartient!... Soyez généreuse! vous pouvez l'être! vous n'avez manqué à aucun devoir, et moi, c'est l'honneur que je vous demande!... Sir Charles, le temps des ménagements était passé; j'avais trop accordé jusqu'ici aux droits paternels. J'ai vu mon père... je sors à l'instant même de sa présence...

CHARLES.

Eh quoi! madame!...

SOPHIE.

Je lui ai annoncé la détermination que depuis hier j'ai dû prendre avec moi-même. Son opposition était inébranlable; il a fallu tout dire! La malédiction paternelle a frappé sur ma tête; mais enfin mes larmes l'ont emporté!... J'ai l'aveu de mon père, Charles! Lord Stanley vous attend!

CHARLES.

Lord Stanley m'attend!

SOPHIE.

Voilà, sir Charles, le motif qui m'amène devant vous, qui fait que j'ai pu me présenter chez vous, et à cette heure! Vous le voyez; depuis hier ma fierté s'est démentie, et les rôles ont bien changé. Aujourd'hui, c'est moi qui demande, c'est moi qui supplie; c'est la fille de lord Stanley, c'est la veuve du duc de Lennox qui vous conjure, monsieur Mévil, de lui accorder votre nom et votre main! (Un moment de silence.) Vous ne répondez pas, sir Charles, vous ne répondez pas! Dites-moi, monsieur; l'aristocratie des talents en est-elle parvenue à ce degré de puissance que la cour doive maintenant pourvoir à ses plaisirs? Messieurs des communes comptent-ils choisir leurs maîtresses parmi les femmes de la reine, parmi celles de ma naissance et de mon rang? Et par hasard m'auriez-vous prise ainsi qu'on prend une de ces créatures dont on s'amuse par caprice, qu'on rejette par dégoût, à qui l'on signifie brusquement congé, qu'on prévient la veille, qu'on ne prévient pas?...

CHARLES.

Ah! milady! milady!

SOPHIE.

Mais, insensé ! aveugle que vous êtes ! vous ne croyez avoir à vaincre que les scrupules d'une enfant; savez-vous bien que vous êtes perdu et que lord Novart est contre vous ?

CHARLES.

Lui ! madame ?

SOPHIE.

Lui ! lord Novart !

CHARLES.

Ah ! comment supposer ?... Non, non, lord Novart est l'honneur et la probité même !

SOPHIE.

Mais vraiment, vous me faites pitié !... Lord Novart, vous dis-je, se joue de votre aveuglement et de votre crédulité ; et cela est si vrai que depuis quatre mois Cécile était promise à un autre que vous ; que le rival qu'on vous préfère est le comte Jules Ellis, le fils de lord Celbrun ; que lord Novart est un ambitieux qui jette sa nièce à la tête de quiconque peut satisfaire sa passion ; qu'il veut être ministre ; que depuis quinze jours il cherche à se faire comprendre de sir Robert qui ne comprend rien ; que, las enfin de son modeste personnage, il a pris une voie plus honnête en se faisant ouvrir par sir Robert la porte de Windsor ; que dans cette audience sollicitée et obtenue pour annoncer votre mariage, il n'en a pas été dit un mot, pas un seul ; que, sur une ouverture indirecte qu'il a fait naître lui-même, lord Novart s'est déclaré contre sir Robert qui l'avait introduit ; qu'aussitôt après, lord Celbrun a été mandé, qu'il a reçu mission de composer un nouveau cabinet dont Novart fait partie ; que

Novart va venir vous redemander sa parole... (voyant les portes du fond s'ouvrir.) et la preuve qu'il viendra, c'est que c'est lord Novart qu'on vient vous annoncer.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, annonçant.

Lord Novart!

CHARLES.

Ah! grand Dieu! s'il était vrai!

SOPHIE.

Faites entrer... Sir Charles, je vous laisse à juger de l'honneur et de la probité de lord Novart!

(Joseph sort, et lady Sophie entre dans la pièce de gauche.)

CHARLES.

Eh quoi! violer sa foi après l'avoir engagée avec tant d'ostentation! Oh! non! non!

SCÈNE IV.

CHARLES, LORD NOVART.

NOVART.

Ah! Dieu soit loué! béni soit le ciel qui permet que je vous trouve chez vous, sir Charles, et que je vous y trouve seul. Quelle joie! quel bonheur! Que je me félicite et que je m'estime heureux de ma diligence!

CHARLES.

C'était à moi de vous prévenir, mylord, et si je n'avais pas craint que mon impatience...

NOVART.

Vous m'auriez causé un des plus mortels chagrins que j'eusse éprouvés de ma vie ! N'était-ce pas à moi à vous devancer, et pouvais-je mettre trop de promptitude à vous offrir toutes les réparations qui sont en mon pouvoir ! Un pareil éclat ! une scène aussi scandaleuse ! devant deux cents personnes ! en présence de ce notaire !... Ah ! ah ! c'est inexcusable ! c'est impardonnable !... S'il ne m'est pas permis de changer le fond des choses, de disposer à mon gré des événements et des sentiments d'autrui, je veux du moins me procurer la consolation de réparer par mes soumissions les plus humbles et l'expression des regrets la mieux sentie tout ce que la forme a dû présenter de choquant et de blessant pour vous.

CHARLES.

Eh quoi ! mylord ! après vos premières paroles, après un empressement aussi expansif, que viens-je d'entendre ?... Dans l'état d'incertitude et d'anxiété où je suis, je crains de vous interroger, et cependant, si je crois bien vous comprendre, mylord, c'est une rupture que vous venez m'annoncer.

NOVART.

Une rupture ! une rupture ! quelle expression fâcheuse, Sir Charles !... Mon ami, mon jeune ami, je conçois tout ce que la matière que nous allons traiter offre de délicat et d'irritant, combien elle est propre à éveiller vos susceptibilités ; mais, de grace, considérons les faits sous leur véritable point de vue, sans passion, sans mauvais vou-

loir, et surtout ne sortons point de cette règle de franchise et de loyauté que, dès notre première entrevue, nous nous sommes invariablement tracée. Voulez-vous nous asseoir et me prêter toute votre attention ?

CHARLES, après avoir jeté les yeux sur l'appartement où lady Sophie est entrée.

Volontiers, très volontiers, mylord !... J'écoute votre seigneurie...

NOVART, assis.

Me promettez-vous du calme... du sang-froid... quelque bienveillance ?

CHARLES.

Vous pouvez y compter, mylord.

NOVART.

Cependant, je juge à l'altération de votre voix et à votre maintien que vous êtes peu en état de tenir votre promesse.

CHARLES.

C'est que je ne saurais vous dire, monsieur le duc, tout ce qui se passe en moi, combien de souvenirs s'y réveillent, combien d'incertitudes sont prêtes à se dissiper !... Ce supplice est cruel, et vous m'obligerez d'y mettre un terme !... Parlez! parlez donc! je vous en conjure! mais parlez nettement, mylord, que je puisse vous comprendre... et vous répondre !...

NOVART.

Hier encore, sir Charles, en vous quittant, je me berçais de l'espoir qu'aucun changement ne serait apporté à l'accomplissement de mes vœux les plus ardents; mais ce matin j'ai eu la douleur de rencontrer dans miss Novart une volonté qu'aucune considération n'a pu ébranler. Prières, instances, commandements, rien n'a pu la flé-

chir, et j'ai acquis la cruelle certitude que jamais elle ne serait à vous.... Eh bien! sir Charles, je viens à vous sans détour, avec cette droiture qui me caractérise, vous redemander la parole que je vous ai donnée. Je viens avec confiance m'entendre avec vous sur les causes qu'il vous plaira d'indiquer pour l'abandon de nos projets les plus chers. Je m'empresse de vous déclarer que les motifs dont vous ferez choix seront les miens. Je suis à votre discrétion, je me soumets à toutes vos conditions, à toutes vos prescriptions! Ce que vous voulez qui soit dit, je le dirai; nous sommes dans notre tort, tous les torts sont de notre côté, c'est donc à nous d'adopter toutes vos convenances. Mais si vous daignez m'en croire, sir Charles, nous dirons ce qui est, et rien que ce qui est; nous dirons que vous avez la crainte, tranchons le mot, la certitude de n'être pas aimé; qu'à vos yeux ce serait une action indigne d'un galant homme de se prévaloir et d'abuser de l'engouement de toute une famille pour épouser une jeune personne contre son inclination; que votre orgueil s'est justement révolté, et que cette seule pensée a suffi pour vous faire reprendre à l'instant même votre parole. Ce récit véridique des faits, qui les résume dans toute leur pureté et toute leur précision, place dans tout son jour l'élévation de vos sentiments, coupe court à toute interprétation maligne, dépose de notre loyauté réciproque, et a surtout cet avantage inappréciable que dès demain nous pourrons nous rencontrer dans le monde, nous y chercher même avec un véritable plaisir, nous serrer cordialement la main, et nous donner publiquement, et avec l'approbation universelle, des témoignages non équivoques de l'estime et de la considération dont nous ne cesserons de faire profession vis-à-vis l'un de l'autre.

CHARLES.

Mylord, vos paroles me sont précieuses : vos vœux sont en ma faveur, je vous ai pour moi, vous m'en donnez l'assurance, et je l'accepte avec joie et une bien vive reconnaissance; car, dès que je n'ai plus à vaincre d'autre résistance que celle de miss Novart, je ne désespère pas de la surmonter bientôt.

NOVART.

J'avais cependant cru m'expliquer de manière à faire disparaître toute incertitude, et après tous les efforts que j'ai faits près de ma nièce...

CHARLES.

Votre seigneurie conviendra du moins qu'ils n'ont pas été de longue durée. Eh quoi! monsieur le duc, quelques heures à peine sont écoulées, et déjà votre persistance est à bout! Oh! j'ai plus de persévérance dans mes entreprises et plus de volonté dans mes désirs! D'ailleurs, je dois vous déclarer, mylord, que cette affaire étant entre miss Novart et moi, je ne me reposerai que sur moi seul du soin de plaider ma cause auprès d'elle! Ce matin, mylord, j'aurai l'honneur de voir miss Novart, de lui parler...

NOVART.

La voir! lui parler! Eh! mais, y pensez-vous? y pensez-vous sérieusement, sir Charles?

CHARLES.

Sa mère m'attend, mylord; sa mère sera présente.

NOVART.

Mais en vérité... en vérité... pour une personne qui se pique d'être aussi bien instruite des convenances et des usages...

CHARLES.

Dans cette circonstance, mylord, je ne prendrai conseil que de l'honneur et de mon amour.

NOVART.

Votre amour, monsieur !

CHARLES.

Mon amour, mylord !.. J'aime miss Novart ! je l'aime plus que je ne saurais dire, et j'en suis aimé.

NOVART.

Les faits répondent mal à cette assurance.

CHARLES.

Les faits, mylord, pourront la justifier; quant aux preuves, je les possède, je les ai entre les mains.

NOVART.

Des lettres, monsieur !... une correspondance, monsieur !... à mon insu !... Un pareil abus de confiance...

CHARLES.

Agréer ma demande et mes visites, monsieur le duc, n'était-ce pas m'autoriser à m'assurer des sentiments de miss Novart à mon égard ?

NOVART.

Mais, monsieur, ce mariage pouvait manquer.

CHARLES.

C'est ce que je n'ai jamais prévu.

NOVART.

Et ce que l'événement vient promptement démontrer.

CHARLES.

En prenant pour accompli un événement qui ne l'est pas, qui ne s'accomplira pas; et je suis persuadé que les

rigueurs et les ressentiments dont je suis l'objet ne sont qu'une preuve de l'amour de miss Cécile.

NOVART.

C'est donner aux choses un tour avantageux et ne pas manquer de présomption!

CHARLES.

Un court entretien lèvera tous les doutes. Je veux voir miss Cécile, et je la verrai; elle m'entendra, et, soyez-en bien certain, mylord, je lui épargnerai l'embarras d'un refus. Je saurai la comprendre et me faire justice; mais, jusque là, il n'y a pas de considération qui puisse me faire départir de ma résolution.

NOVART.

La mienne étant irrévocable, je puis vous certifier que cet entretien ne vous sera pas accordé.

CHARLES.

Et j'ose répondre que, tant qu'il me sera refusé, je ne renoncerai pas à la main de miss Novart.

NOVART.

Je crois avoir le moyen d'ébranler votre détermination!

CHARLES.

J'en doute!

NOVART, se levant.

Il faut donc changer de ton, monsieur, et prendre un autre langage?

CHARLES.

Ah! cela me tarde autant qu'à vous, mylord, et certes je vous en aurai une grande obligation!

NOVART.

Je compte peu sur vos remercîments!...Monsieur Mévil,

Dieu m'est témoin que j'ai fait preuve de patience, que j'ai fait violence à tous mes sentiments pour composer mes paroles, ne point froisser votre amour-propre et vous ménager une retraite volontaire et honorable.

CHARLES.

Une retraite, monsieur Novart?

NOVART.

Et je crois avoir été très généreux, monsieur Mévil.

CHARLES.

Monsieur, je n'ai besoin de la générosité de personne.

NOVART.

Il faut donc vous dire ouvertement qu'aujourd'hui ce n'est plus seulement de ma nièce que naissent les obstacles, mais bien de sa mère, mais de lord Édouard, mais de ma femme, mais de moi, de moi, monsieur! Je suis fermement convaincu que vous ne pouvez faire le bonheur de ma nièce, et jamais ce mariage ne recevra mon approbation.

CHARLES.

Votre franchise ne s'arrêtera pas là, sans doute; et, à coup sûr, vous me direz les causes d'une révolution aussi subite.

NOVART.

Elle provient, monsieur, des lumières que nous avons obtenues hier au soir, non pas d'une seule personne, mais de vingt; d'amis intimes, d'amis dévoués, que je n'avais pas vus depuis plusieurs années, qui sont venus tout exprès. Sir Arthur Syndall avait été très discret; mais tant d'accusations unanimes...

CHARLES.

Les accusateurs ne se présentent que là où les oreilles

sont ouvertes aux accusations. Mais dites-moi, mylord, avez-vous bien pesé la valeur de vos paroles? Savez-vous que c'est ma probité qui est mise en balance? qu'ici le plus léger doute est un outrage, et que c'est une tache ineffaçable que vous vous apprêtez à m'imprimer sur le front?

NOVART.

Quel gage plus manifeste puis-je vous donner de ma modération, de mon esprit de conciliation, que de vous offrir tous les expédients?...

CHARLES.

Des expédients! Monsieur! j'abhorre les expédients et les inventions.

NOVART.

Que voulez-vous donc, et de quel voile?...

CHARLES.

Un voile! Le cœur d'un honnête homme se montre à nu; point d'ombre! point de mystère! Le grand jour, mylord, la place publique; c'est là que je consens à prendre place sur la sellette et à y subir la question. Songez, je vous prie, que nous nous trouvons tous les deux en face de l'opinion. Nous avons fait appel à la société; les yeux sont arrêtés sur nous; elle sait notre alliance, et nous lui devons compte des motifs de notre rupture. C'est avec ces réticences officieuses, ces ménagements perfides qu'on ruine les réputations. Les faux-fuyants ne peuvent me convenir, et je ne me prête pas à toutes ces grimaces. Mylord, je vous somme, au nom de l'honneur, de me confronter avec mes accusateurs. Je ne dois sortir de cette épreuve que flétri, ou l'époux de miss Novart.

NOVART.

Vous ne serez point soumis à cette alternative; mettre

quelqu'un au défi de dire ce que l'honneur lui commande de taire, ce n'est pas se justifier, c'est se faire une arme de la délicatesse d'autrui.

CHARLES.

Tout homme qui accuse et ne se nomme pas est un lâche, et quiconque donne crédit à une accusation secrète se rend complice de la calomnie. Un fait, mylord, un fait! au nom du ciel! nommez, nommez mes accusateurs! mais, de grace, point de femme ni de vieillard! un nom d'homme, mylord! un nom d'homme!

NOVART.

Je m'attendais à cette chaleur de commande, à cette indignation factice; il doit en coûter de renoncer à des espérances de fortune...

CHARLES.

Arrêtez, monsieur!

NOVART.

Le parti est riche et brillant.

CHARLES.

Assez, assez, monsieur; et pas un mot de plus. Je vous rends votre parole.

NOVART.

Enfin!...

CHARLES.

Mais vous n'ignorez pas, monsieur le duc, que miss Novart ne dépend pas de son oncle?

NOVART.

Comment! comment donc?

CHARLES.

Miss Novart ne dépend que de sa mère et d'elle-même.

NOVART.

Le détour est adroit! et, dans le fait, l'avenir dédommagerait du présent.

CHARLES.

Je ne doute pas, monsieur, qu'étant venu avec la volonté de rompre vous n'ayez recours à toutes les voies qui pourront favoriser vos desseins. Vous allez sans doute encore attaquer mon honneur, ajouter l'outrage à l'offense!

NOVART.

Et vous me trouverez prêt, monsieur Mévil, à vous offrir toute satisfaction.

CHARLES.

Je prévoyais cette réponse, mylord, car je sais que vous êtes brave; mais le piége est visible, et je tâcherai de n'y pas tomber. Moi aussi j'ai fait preuve de quelque courage; mais le courage que je veux avoir avec Votre Seigneurie doit être accompagné de modération et d'un empire absolu sur tous les mouvements de mon ame. Oui, mylord, je vous l'ai dit, et, dussé-je rencontrer encore l'ironie sur vos lèvres, je le répéterai sans trop de fausse honte, j'aime votre nièce; toute mon ambition est de l'avoir pour femme, et j'ai assez de sang-froid pour comprendre que, si j'avais le malheur de céder à vos agressions préméditées, quelle que fût l'issue du combat, une barrière insurmontable s'élèverait entre elle et l'adversaire de son oncle. C'est à partir de ce moment, mylord, que je veux me montrer véritablement digne de miss Novart, et je ne ferai pas une faute qui puisse vous donner prise sur moi Devant le monde, publiquement, mylord-duc, j'aurai toujours le respect qu'on doit au

nom de vos ancêtres; je n'oublierai pas que votre réputation importe à votre famille, et que votre famille sera la mienne; mais, de vous à moi, d'homme à homme, c'est une querelle à mort. Et pour vous arracher jusqu'au moindre doute, pour rendre votre haine implacable et me fortifier moi-même contre la crainte de votre pardon, je vais vous faire une injure telle que vous n'en avez jamais reçue; je vais vous dire, mylord, ce que je pense de vous! Asseyez-vous donc, je vous en prie; faites-moi donc l'honneur de vous asseoir!

NOVART.

Très volontiers, je le veux bien; avec grand plaisir, sir Charles; et ma franchise ne le cédera en rien à la vôtre!

CHARLES.

Vous piquez ma curiosité! (se levant et allant à son bureau.) Pardon, pardon, mylord; deux lignes, et je suis tout à vous. (Il sonne; à Joseph qui paraît.) Vite! vite! cette lettre à sir Robert Durham!

NOVART.

Qu'est-ce donc, monsieur? et qu'est-ce que cela signifie?

CHARLES.

C'est un simple avis, mylord, relatif à vos intentions.

NOVART.

C'est prendre trop de soin, et je vous ai prévenu... Déjà...

CHARLES.

Vous aurez omis quelque circonstance, et je gagerais que vous allez bientôt accuser votre mémoire! mylord, j'annonce au premier lord de la trésorerie que, depuis

hier, vous traitez de son portefeuille avec lord Celbrun, et que, pour prix de votre entrée dans le nouveau cabinet, la main de miss Novart est promise par vous au comte Ellis!

NOVART, se levant.

Par ma foi! mon cher monsieur, vous êtes bien informé, et je vous honore trop pour vous donner un démenti!

CHARLES.

Par ma foi! mylord, vous êtes un bien honnête homme! c'est être franc et jouer cartes sur table. Est-il maintenant bien nécessaire que je vous dise ce que je pense de Votre Seigneurie?

NOVART.

Je vous en dispense d'autant plus volontiers que voici qui m'épargnera la peine de répondre à votre politesse. (Il jette un papier sur la table.) Votre valet, monsieur.

CHARLES.

De tout mon cœur, mylord.

(Novart sort.)

SCÈNE V.

CHARLES, prenant le papier.

Qu'est-ce donc? une gazette? Que vois-je? « Biographie des hommes du jour. Sir Charles Mévil, membre « de la chambre des communes. » Oh! oh! quelle trame infernale! Oh! quel tissu d'infamies!

(Il se jette sur un siége.)

SCÈNE VI.

LADY SOPHIE, CHARLES.

SOPHIE, à part.

Que s'est-il passé? (haut.) Eh bien! sir Charles, suis-je mal informée? Cet homme de bien, d'une si pure et si haute vertu, qu'en dites-vous?...

CHARLES.

Madame, au nom du ciel! veuillez me laisser à moi-même! Dans l'état où je suis je ne répondrais pas de rester maître de mes transports ni de mes paroles... (à part.) Oh! mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je donc fait aux hommes?

(Il reste assis la tête dans ses mains.)

SOPHIE.

Et moi, je ne veux pas vous quitter, Charles; je veux partager tous vos sentiments, m'y associer, servir votre vengeance, prévenir les revers qui vous sont annoncés, déjouer l'intrigue de lord Celbrun et de lord Novart; je le puis encore, je le puis!

CHARLES, se levant brusquement.

Mais, madame, vous ignorez donc qui je suis? Et comment ai-je pu tromper des yeux aussi pénétrants que les vôtres? (lui montrant la gazette.) Madame, je suis un libertin, un joueur, un méprisable débauché, perdu de dettes et de vices; je joins à la prodigalité qui dissipe la bassesse qui reçoit; je suis aux gages d'une femme! Aux gages d'une femme!... entendez-vous, milady? Mon amour est payé,

et je ruine des hommes en volant et pillant les créatures qui les volent et les pillent! Lâche et spadassin tout à la fois, j'ai des soufflets sur la joue et le sang de je ne sais combien de victimes sur le cœur! Mon élection au parlement n'est due qu'à la familiarité d'un grand seigneur décrié par ses mœurs! Mon talent est au plus offrant, et jamais je ne me suis vendu à tous ceux qui m'ont acheté. Marchés, entreprises, places, nouvelles, dépêches diplomatiques et secrets d'État, je trafique de tout, je fais argent de tout! et, pour justifier à vos yeux tant de vices et de bassesses réunis en un seul homme, apprenez que je suis un bâtard, que je suis né de sir Robert et d'une servante! Celui que je nomme mon oncle est mon père!

SOPHIE.

Ah! monsieur!

CHARLES.

La reine l'a dit! la verité est descendue de cette bouche auguste! (à part.) La reine! l'indulgence et la vertu même! (haut.) Vous approchez quelquefois de la reine, milady, et les paroles royales ont dû frapper votre oreille? Les faits sont constants, ils sont avérés; c'est écrit, c'est imprimé; et, s'il vous reste encore quelque doute, lisez! lisez donc, madame! Comment n'y pas croire? ceci est un journal, cette gazette est salariée par la cour!

SOPHIE.

Eh quoi! vous supposez?...

CHARLES.

Rien ne peut vous convaincre! Eh! madame, que n'étiez-vous hier dans les salons de lord Novart? Tous mes accusateurs avaient répondu à l'appel, et à vous, milady, lord Novart vous dira leurs noms. Et si vous vous obs-

tinez à voir en moi un honnête homme, lord Novart vous adressera à une grande et noble dame...

SOPHIE.

Moi! Charles! moi! vous m'accusez aussi?

CHARLES.

Vous! milady? Votre nom me serait-il échappé?... Juste ciel! quelle méprise! Oh! non, non, milady, je n'ai pas le cœur d'accuser en face et surtout d'accuser les femmes. Je ne me commets pas avec elles.

SOPHIE.

Oh! c'en est trop, monsieur!

CHARLES.

Ah! vous vous rendez enfin! et vous voyez bien que je ne suis pas digne de vous! mais, en revanche, je lutterai d'énergie avec lord Novart; je m'attacherai à miss Cécile comme on s'attache à sa proie! C'est bien affreux, c'est bien horrible, n'est-il pas vrai? et je ne doute pas que votre humanité ne tente de nouveaux efforts pour prévenir cet attentat. Mais moi, je suis si sûr du triomphe que je n'userai même pas, madame, de tous les avantages qui me sont donnés; je ne dirai pas qu'à cet homme si infâme et si abandonné, lady Sophie Lennox lui a offert sa fortune et sa main, et qu'il l'a refusée.

SOPHIE.

Et vous ne mentirez pas! car, à mesure que vous répandiez votre fiel, vos avis me profitaient, et vous refusez ce qui ne vous était plus offert. Votre ennemie! sir Charles! entendez-vous? votre ennemie! Vous vous assurez sur les talents de sir Robert Durham, vous faites grand fonds sur votre éloquence; je sais comme vous que certaines in-

fluences viennent se briser contre les majorités parlementaires, je le sais; mais je sais aussi qu'on peut faire naître dans de hauts lieux des répugnances invincibles et blesser au cœur des majestés immuables. Vous tomberez; vos principes triompheront de nouveau, et la victoire sera due à vos talents. Mais le pouvoir, cet objet de toute votre ambition, que vous aurez conquis, que la voix publique vous décernera, vous ne l'obtiendrez pas! vous le verrez échoir aux mains de vos amis, et, placé entre votre jalousie et l'impossibilité de combattre des opinions qui seront les vôtres, vous végéterez au second rang, attaché au service des médiocrités dociles et rampantes... et sir Robert et vous, vous mourrez de dépit et de chagrin d'avoir possédé le pouvoir, de l'avoir injustement perdu, de le mériter toujours, et de ne le ressaisir jamais! Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

CHARLES.

Et cependant j'ai aimé cette femme! j'ai eu de l'amour pour elle!... Ah! si nous savions ce qu'un attachement mal placé peut avoir d'influence sur notre état dans le monde et sur tout notre avenir!...

SCÈNE VIII.

ARTHUR, CHARLES.

ARTHUR.

Voilà! voilà! cher ami! J'arrive un peu tard, mais j'ai

passé la nuit dans les rêves les plus délicieux. Tous mes songes étaient dorés; ton oncle avait signé ma nomination, et je me voyais enfin installé à la trésorerie. Mais qu'est-ce donc, mon cher camarade? Aurais-tu conservé le moindre souvenir de ce qui s'est passé hier au soir? Bagatelle! puérilité! affectation de jeune fille!... Mais as-tu bien remarqué comme notre bon lord était tout effarouché et tout en émoi?... un mariage qu'il a tant à cœur!... Brave et digne Novart! cet homme me plaît; il a un charme pour moi!...

CHARLES.

Le traître! l'imposteur!

ARTHUR.

Qui?... lord Novart?

CHARLES.

C'est lord Novart qui veut rompre! qui veut se dégager! C'est lord Novart qui traite avec les tories, qui fait alliance avec lord Celbrun!

ARTHUR.

Miséricorde! et mon brevet qui n'est pas expédié!... Mais cela n'est pas croyable! cela n'est pas possible! je ne veux pas que cela soit possible!

CHARLES.

Quand je te dis...

ARTHUR.

N'est-ce pas moi qui négocie le mariage, qui conduis, qui dirige tout? Je le saurais; il m'aurait prévenu, et je te jure que je ne sais rien au monde et qu'il ne m'a pas dit un seul mot...

CHARLES.

Il sort d'ici! tout est rompu! Je lui rends sa parole! je

ne veux rien de lui! Qu'il garde son argent, qu'il le garde! j'épouse sa nièce, mais je l'épouse sans dot!

ARTHUR.

Sans dot! sans dot! Malheureux! et tu me crois capable de prêter les mains?... Mon ami, mon bon ami, rien n'est perdu, rien n'est désespéré; je cours chez lord Novart.

CHARLES.

Je te le défends!

ARTHUR.

Ah! parbleu! je me moque bien...

CHARLES.

Je te le défends!

ARTHUR.

Chansons!

CHARLES, l'arrêtant.

Ah! bourreau! tu ne sortiras pas! Sais-tu bien que pour moi il y va de l'honneur!

ARTHUR.

Et pour moi, de ma réputation! Te laisser épouser sans dot!...

CHARLES.

Je déteste l'argent! j'ai l'argent en horreur! je méprise l'argent! je ne veux pas d'argent!...

ARTHUR.

Insensé! si l'on pouvait t'entendre!

CHARLES, parcourant la scène dans la plus grande agitation.

Ah! noble lord! vous l'avez voulu! Eh bien! moi aussi j'aime le bruit! j'aime à me donner en spectacle, à sentir les regards des hommes fixés sur moi et à jeter un défi à l'opinion publique! Cette lutte solennelle, ce grand duel

me plaît; il sied à mon orgueil. Cet état d'anxiété et d'angoisse, cette fièvre dévorante, ont de l'attrait et du charme pour moi!... Ah! je croyais connaître le monde! mais je n'avais pas même le soupçon de toutes ses noirceurs et de toutes ses perfidies. Ce m'est une découverte précieuse que celle de tant de vices et de turpitudes; l'on se compare involontairement aux autres, l'on voit ce qu'on est, et l'on est content de soi, l'on a de l'estime pour soi!... Arthur, comprends-tu mon bonheur?

ARTHUR.

Non! mon Dieu, non!...

CHARLES.

Comment!...

ARTHUR.

Que veux-tu?... Je ne comprends pas! c'est trop fort pour moi.

CHARLES.

Comment! Une occasion sans exemple, une occasion unique dans la vie m'est offerte de conquérir l'estime universelle, et je serais assez lâche et assez ennemi de moi-même pour la laisser échapper! Mais c'est un coup de dé! c'est un coup de fortune!

ARTHUR.

A la bonne heure! il y a manière de voir les choses.

CHARLES.

O mon Dieu! que la vie est bonne! que l'existence est précieuse! et qu'il serait cruel de mourir avant d'avoir accompli la grande tâche qui m'est imposée! Que ce lord entend bien mes intérêts! Avec ses richesses, j'allais me corrompre peut-être; maintenant le travail me

sera nécessaire, et le travail est la sauvegarde des mœurs et de la probité !... Je me sens un courage, une soif d'obstacles, un désir de me montrer honnête homme, de me montrer homme de bien !... L'amour, la gloire, la popularité, la défense des libertés publiques, ces passions des grands cœurs, vont faire mes plus chères délices !... La méchanceté des hommes est donc bonne à quelque chose, puisqu'elle peut servir à nous rendre meilleurs !... Ami, conçois-tu tout ce qu'il y a de navrant et de désespérant dans le doute de savoir si l'on vaut quelque chose, si l'on compte dans ce monde, si l'on a quelque nom, quelque réputation? T'es-tu jamais trouvé en proie à cette incertude si cruelle et si poignante?

ARTHUR.

Jamais, mon ami, jamais!

CHARLES.

Je ne suis donc ni médiocre ni rampant! j'ai donc soulevé l'envie! j'ai donc des ennemis, des ennemis puissants et implacables! Et il faut que j'aie du talent, puisqu'ils m'attaquent par des moyens si honteux et si bas! C'est confesser leur impuissance et proclamer ma victoire !... L'aveu de leur infériorité leur échappe, et c'est moi, c'est mon seul mérite qui le leur arrache!

ARTHUR.

Te voilà bien avancé!

CHARLES.

Je veux, pour toute vengeance, les accabler de ma célébrité, marcher sur les traces des grands orateurs qui ont illustré le parlement, prendre place auprès des Pitt, des Fox, des Canning et des Sheridan!...

ARTHUR.

Mais, malheureux ! Canning est mort sans un schelling, et Sheridan sur la paille !

CHARLES.

Tant mieux ! morbleu ! tant mieux ! et c'est là ce que je leur envie !

ARTHUR.

Oh !

CHARLES.

Je voudrais mourir si pauvre d'argent et si riche de gloire que ma succession ne pût subvenir à mes funérailles, et que toute la cité en deuil suivît le char qui me conduirait à Westminster !

ARTHUR.

Au diable l'imagination !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Ah ! monsieur ! monsieur ! quelle nouvelle !

CHARLES.

Eh bien ! qu'est-ce ?... Ma lettre !... aurait-elle été refusée !...

JOSEPH.

Dès cinq heures du matin lady Louise et miss Cécile Novart ont quitté Londres !

CHARLES.

Ah ! grand Dieu !

ARTHUR.

Oh! que c'est heureux!

JOSEPH.

On les croit parties pour le continent.

(Il sort.)

CHARLES.

Cécile partie! partie depuis ce matin!... Que faire? que résoudre?... Vite! vite! une voiture, des chevaux!... Mais avant tout allons chez lord Édouard; il doit être instruit...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CAPITAINE MOUBRAY, JULES ELLIS, JOSEPH.

JOSEPH, annonçant.

Le comte Ellis... le capitaine Moubray...

ARTHUR.

Le capitaine Moubray! Bonté du ciel! c'est lui qui se bat pour les tories! il travaille à la gazette de la cour en qualité de spadassin... La main la plus malheureuse!...

CHARLES, à Ellis.

Monsieur, puis-je savoir?...

JULES.

En deux mots, monsieur; je suis très laconique. Depuis trois mois la main de miss Cécile Novart m'a été promise...

ARTHUR.

Ah! monsieur le comte! monsieur le comte! je suis l'ami intime de lord Novart, et je puis vous assurer...

MOUBRAY.

Sir Arthur Syndall, vous êtes prié de vous taire !

ARTHUR, à part.

Mauvaise figure !

JULES.

Lady Sophie Lennox vient de m'apprendre que vous avez la prétention de marcher sur mes brisées; que des lettres sont entre vos mains et que vous faites difficulté...

CHARLES.

Assez de paroles, monsieur !... Quelles sont vos armes ? Votre choix sera le mien !

JULES.

L'épée, s'il vous plaît; c'est l'arme d'un gentilhomme.

CHARLES.

De tout mon cœur !... Pour un homme qui ne l'est pas, j'espère vous convaincre que j'en connais assez bien l'usage !

ARTHUR.

Eh quoi ! tu ferais la folie... (à part.) C'est décidément de la démence.

JULES.

Votre heure, sir Charles ?

CHARLES.

A l'instant ! à la minute !

MOUBRAY.

A Hyde-Park, messieurs !

CHARLES.

Dépêchons, monsieur, dépêchons, je vous en prie.

JULES.

Partons, monsieur, partons.

(Ils sortent.)

ARTHUR.

Eh! messieurs! messieurs! doucement! doucement!... Capitaine, je vous rends responsable!...

MOUBRAY.

Mon cher enfant, c'est une querelle à mort, et les témoins vengeront le sang de leur ami!

ARTHUR.

Comment! comment! qu'est-ce que cela?

MOUBRAY.

Il m'est revenu d'ailleurs que vous avez tenu certains propos contre les tories.

ARTHUR.

Moi! capitaine?

MOUBRAY.

Vous.

ARTHUR.

Ah! çà, mais, capitaine Moubray, dans toute circonstance j'ai tenu le langage que je dois tenir. (à part.) Diable d'homme!

MOUBRAY.

Etes-vous prêt à nous suivre, monsieur?

ARTHUR.

Ma foi! mon cher capitaine, je ne m'en défends pas!... j'adore la paix par tempérament et par état... Le duel n'est pas moins contraire à mes goûts et à mes principes que le suicide, et j'ai toujours trop respecté l'ordre social et les lois de mon pays pour me faire justice moi-

même... Mais vos manières sont si engageantes, et vous m'offrez de si bonne grace l'occasion de vous voir les armes à la main qu'il ne sera pas dit qu'un banquier ait refusé une seule affaire, ni laissé un ami dans l'embarras !... A vos ordres, capitaine !

MOUBRAY.

Eh ! mais... le bourgeois prend du cœur, et devient goguenard... Fort bien ! mon garçon, vous êtes un homme mort !... Recommandez votre ame au ciel !...

ARTHUR.

J'y songerai après l'action, mon brave... Marchons, capitaine ! (à part.) Mariez, mariez donc vos amis !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(La scène se passe à Epson, dans une maison de campagne près de Londres; le théâtre représente un salon.)

SCÈNE I.

FRANCIS, LADY LOUISE.

LOUISE, sortant de l'appartement de droite.

Déjà onze heures! et aucune nouvelle! (Elle sonne, Francis paraît.) Dites-moi, Francis, avant de quitter Londres vous avez bien recommandé au concierge de dire que nous partions pour Epson, à la maison de campagne de lord Novart, qu'on en prévînt sir Charles Mévil dès qu'il se présenterait, et que, si l'on apportait une lettre de sa part, elle me fût envoyée à l'instant même?

FRANCIS.

Je me suis conformé à toutes les instructions de milady.

LOUISE.

Et lord Novart, lady Henriette ne sont pas encore arrivés?

FRANCIS.

Non, milady; mais ils ne peuvent tarder, car il paraît

que nous attendons du monde. Des ordres ont été donnés pour vingt couverts.

LOUISE.

Merci, Francis.

(Francis sort.)

SCÈNE II.

LADY LOUISE, seule.

Un grand dîner! Ce ne peut-être que pour sir Robert Durham et sir Charles Mévil. Mais comment sir Charles n'est-il pas encore venu? comment n'a-t-il pas écrit? Que s'est-il passé depuis ce matin?... Si son orgueil s'était senti blessé! s'il rompait à son tour, et que lady Sophie fût parvenue à reprendre son empire sur lui!... Oh! ma fille!... oh! malheureuse enfant!

(Elle s'assied près d'une table.)

SCÈNE III.

CÉCILE, LADY LOUISE.

CÉCILE.

Maman! ma bonne mère!

LOUISE.

Ah! c'est vous, ma fille?

CÉCILE.

Il faut bien que je vienne à vous, puisque vous vous éloignez de moi.

LOUISE.

Toutes les fois que vous avez réclamé mes conseils,

Cécile, vous ont-ils jamais manqué ? Mais il paraît, ma fille, que c'est par d'autres avis que les miens que vous dirigez votre conduite.

CÉCILE.

Ah ! ma mère, quel reproche ! Vous êtes mécontente de moi, je le vois bien.

LOUISE.

Et vous, Cécile, êtes-vous plus contente de vous ?

CÉCILE.

Oh ! pardon, pardon, ma bonne mère ! Mais, si vous saviez !... Après tant de protestations et de serments réitérés !... quelle fausseté ! quelle trahison !... J'ai tenu la preuve !... je l'ai eue écrite de sa main !... Tandis qu'hier encore il me jurait !... une autre !... Ah ! ma mère ! ma mère ! depuis hier je n'avais pas encore pu pleurer.

LOUISE

Chère enfant ! je le vois trop à ta douleur ; ton ame si pure et si calme n'est plus étrangère au tumulte des passions. Ces douces illusions que je me suis plu à créer autour de toi, il faut donc que je les détruise ! Chère enfant ! je n'ignorais pas qu'avant de demander ta main sir Charles avait aimé une autre femme !

CÉCILE.

Quoi !...

LOUISE.

Non point de cet amour qui fait qu'on place au-dessus de tous les biens le bonheur d'avoir pour femme celle qui l'a fait naître, mais de cet amour qui n'a de principe que dans un goût passager, dans le caprice ou la vanité, et qui ne vit que de déceptions et de mensonges. Je m'étais assuré que cette liaison n'existait plus ; mais

j'avais voulu m'en expliquer ouvertement avec sir Charles, et j'avais reçu de lui un aveu sincère : il m'avait tout dit, Cécile, tout.

CÉCILE.

Jusqu'au nom de celle...

LOUISE.

Non ; je ne l'ai pas même demandé ; et, à coup sûr, il ne l'eût pas dit ; mais je le savais.

CÉCILE.

Vous le saviez?

LOUISE, se levant.

Oui, ma fille ; et maintenant il faut que vous le sachiez aussi. Mais peut-être m'épargnerez-vous le regret de le prononcer, quand vous aurez appris qu'on rencontre à Windsor des dames du rang le plus élevé, aussi célèbres par l'éclat de leur beauté que par leur ambition et leurs intrigues. Malheur au jeune homme assez imprudent pour céder à l'appât d'une si brillante conquête! Lorsque le temps lui a révélé les vices de l'idole que son orgueil avait élevé, et qu'il veut secouer le joug qui lui pèse et l'humilie, c'est alors que son châtiment commence! L'amour de ces femmes passionnées se transforme tout d'un coup en une haine implacable : calomnies, lettres anonymes, libelles, il n'est pas de ressorts qu'elles n'inventent pour perdre et ruiner la réputation de celui-là même à qui l'honneur commande de respecter et de défendre la leur! Elles l'assassinent, elles le tuent moralement. Et si, par hasard, elles ont dans son enfance accordé quelque attention à la jeune fille qui va détruire leur dernier espoir, si elles connaissent son ame simple et ingénue, elles éloignent sa mère, l'isolent, s'appro-

chent d'elle sous les dehors du dévouement et de la compassion, excitent sa jalousie, irritent sa fierté, se font arracher des preuves qu'elles brûlent de donner...

CÉCILE.

Ah! ma mère! c'est lady Sophie!

LOUISE.

Oui, ma fille, c'est elle; c'est lady Sophie. Et, quoiqu'il m'en coûte, il faut bien que ce soit moi qui te l'apprenne; car, dût-il te perdre sans retour, sir Charles Mévil n'en conviendra jamais.

CÉCILE.

Oh! mon Dieu! quelle a dû être sa joie en me voyant si crédule! Ah! ah! j'en rougis de honte. Mais non, non; quelque mal qu'elle m'ait fait, je préfère mon malheur à un triomphe obtenu par des moyens si lâches et si bas!

LOUISE.

Et moi, chère enfant, en te trouvant sans défiance et sans armes contre tant de ruses et de noirceurs, j'en suis encore plus fière et plus glorieuse de toi. Mais de quelque manière que ton sort se décide, n'oublie jamais, ma fille, que la réputation d'une femme ne dépend souvent que du choix de ses amies; redoute toute intimité avec ces grandes dames, ces intrigantes brevetées qui n'ont ni les vertus d'une femme ni les qualités d'un honnête homme. Fuis-les, fuis-les, ma fille, sous peine d'être un jour dans le monde méprisée et flétrie comme elles!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LORD NOVART.

NOVART, entrant précipitamment.

Ma sœur! ma nièce! battez des mains et criez mille fois bravo! Je suis ministre! je suis enfin ministre de la Grande-Bretagne! Oh! ma foi! honnête et rigide Robert, je suis votre très humble serviteur. Que penserez-vous de celui-ci? Il me semble un coup de maître. Quelle gloire! quel triomphe sur un esprit aussi fin et aussi rusé que le vôtre! Faire tant de façons, vous montrer si épineux et si hérissé de difficultés, me disputer la plus humble place parmi vos modestes collègues, et vous trouver contraints de plier bagage tous ensemble, de déloger brusquement, et de me céder ce portefeuille que vous jugiez indigne de mes mains! Ah! ah! ah! le trait est piquant! le tour est diabolique et la rouerie impayable! Ah! parbleu! l'envie de rire me prend, et il faut que je la satisfasse tandis que je suis dans l'accès! ah! ah! ah!... ah! ah! ah!... La joie, la joie voudrait-elle m'étouffer? Oh! oh! mon cœur! mon cœur! il s'enfle jusqu'à me couper la respiration. Ah! ah!...

LOUISE.

Mylord, quelle manie vous possède? et que signifient toutes ces convulsions?

NOVART.

Sir Robert est tombé, et lord Celbrun est à la tête du cabinet! C'est un fait certain, accompli! lord Celbrun vient encore d'être mandé chez le roi pour terminer les

derniers arrangements. En sortant de Saint-James il doit venir ici; c'est ici, c'est chez moi que le nouveau conseil va se réunir, et avant une heure... (Il sonne.) Francis! Francis!... (Francis paraît.) Vite! vite! une table ronde dans le grand salon; un tapis vert, des siéges, un fauteuil pour le président! Encre, plumes, papier. Vite! vite! il n'y a pas une seconde à perdre. Le conseil des ministres se réunit chez moi! Et si l'on vient me complimenter, m'offrir des bouquets, (lui jetant une bourse.) cinquante guinées aux dames de Westminster! (Francis sort.) Ah! Cécile! ah! ma nièce! que tu as été bien inspirée et combien ton instinct t'a mieux servie que toute notre prévoyance! Artificieux et profond personnage! avec quelle perversité il avait su nous surprendre! Quelques instants de plus, peut-être, que de chagrins et de remords! Mais, grace au ciel, tout est fini, tout est rompu de ce côté, et tu n'as pas de regrets à former. Le fils de lord Celbrun, le jeune comte Ellis, demande ta main; il est épris de toi. Déjà depuis trois mois, il avait exprimé ses vœux à lady Sophie; lady Sophie va te le présenter.

CÉCILE.

Lady Sophie! ma mère!

NOVART.

Lady Sophie est la providence de toute la famille; elle a pour toi le dévouement d'une sœur, elle te nomme partout son amie.

CÉCILE.

Son amie!

NOVART.

Déjà la reine est informée de cette noble alliance. Le jeune Ellis doit accompagner ici son père. Hier au soir

tu l'as vu; il était là. Ah! Cécile! ah! mon enfant! que de grandeurs et de prospérités pour ta famille! Et cette fois ce ne sont plus, comme par le passé, des charges de cour, des titres éphémères, de vains hochets; c'est le pouvoir qui nous échoit, c'est la puissance souveraine! Notre maison va gouverner! un Novart va tenir dans ses mains les destinées de tout un peuple! Et gouverner, c'est être roi, c'est régner!

LOUISE.

Mylord, ce matin je ne voulais pas quitter Londres; vos instances, vos prières, je pourrais dire vos ordres, m'en ont en quelque sorte arrachée. Je suis partie. Notre retraite ne devait pas être un mystère pour monsieur Mévil; mais vous ne deviez agir qu'en présence de lord Édouard et d'accord avec lui. Je devais moi-même être instruite de vos moindres démarches, et cependant, après m'avoir laissée sans aucune nouvelle, quand je viens d'éclairer ma fille et de lui découvrir les faussetés et les perfidies de lady Sophie...

NOVART.

Madame!...

LOUISE.

Oui, monsieur, ses lâches perfidies, préméditées et calculées avec lady Henriette. Quand, depuis ce matin, je suis en proie à toutes les angoisses que peut ressentir une mère jalouse du bonheur et de la réputation de sa fille, vous arrivez seul, sans lord Edouard! vous entrez comme un triomphateur, le cœur gonflé d'orgueil! vous jetez le masque, vous faites gloire de vos trahisons! Et cet homme, dont hier encore vous captiez la bienveillance par tant de caresses et de flatteries, vous m'an-

noncez sa disgrace comme un héritier dénaturé se réjouit de la mort du bienfaiteur dont il va revêtir la dépouille!

NOVART.

Et que prétend donc ici la femme de mon frère?

CÉCILE.

Ma mère! mylord! ma mère! la plus tendre, la plus digne des mères! Et, sans m'écarter du respect que je vous dois, puis-je vous demander moi-même ce que nous sommes à vos yeux? De ce que nous sommes pauvres, en concluez-vous que notre ame doive être vile? Êtes-vous venu nous prendre comme les instruments de votre ambition, et avez-vous compté disposer de ma main et de mon cœur comme d'un bien qui soit à vous? me jeter à droite, me rejeter à gauche, selon votre caprice ou le besoin du moment? Apprenez, mylord, que vous vous êtes promis par-delà votre autorité, et que plus nous avons la conscience de la dépendance et de l'infériorité où la fortune nous a placées, plus nous avons de fierté dans le cœur et plus le sentiment de nos devoirs y est profondément gravé.

NOVART.

Et le premier devoir d'un enfant n'est-il pas de garder le respect et la reconnaissance qu'il doit au chef de famille dont son avenir dépend? de se diriger d'après ses avis? Et faut-il vous dire encore que de tous les témoignages recueillis contre monsieur Mévil...

CÉCILE.

Arrêtez, monsieur! arrêtez! J'aime sir Charles Mévil.

NOVART.

Vous l'aimez!

CÉCILE.

Je l'aime!... et je puis le dire devant vous, puisque c'est vous seul qui me l'avez choisi pour époux, et vous seul, mylord, qui m'avez ordonné de l'aimer.

NOVART.

Tout rapprochement entre cet homme et moi est impossible, et nous ne pouvons plus nous trouver en face. J'ai été offensé, insulté! Toute réparation m'a été refusée. Ces lettres, que vous avez eu l'imprudence d'écrire, il n'a pas voulu les rendre. Mais il n'échappera pas au châtiment qui l'attend. Le comte Ellis et le capitaine Moubray ont embrassé notre vengeance, et dans ce moment peut-être...

LOUISE.

Un duel!

CÉCILE.

Un duel! Ah! s'il vient à succomber!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! pardonnez le vœu que j'allais former! Mais je vous en prends à témoin, ô mon Dieu! jamais, jamais je ne récompenserai que de mon éternel mépris l'auteur d'un si lâche attentat!

NOVART.

Jamais! Ah! Cécile! ne dis pas cela! Sais-tu que mon sort est entre tes mains? Sais-tu...

CÉCILE.

Assez, assez, mylord; le voile est tombé.

NOVART.

Mais sais-tu bien aussi, indigne et perverse enfant...

LOUISE.

Monsieur!...

NOVART.

Non! non! pardonne! pardonne! ma fille! mon amie!

CÉCILE.

Ah! mylord! quels regards! Laissez, ah! monsieur, laissez ma main! Vous me blessez cruellement!

NOVART.

Mais lord Celbrun, le comte Ellis vont arriver! Je crois entendre!... Oui! ce sont eux! Cécile, je ne réclame de toi que du silence; tu seras libre, entends-tu, tu resteras libre; mais aujourd'hui, aujourd'hui seulement, un peu de complaisance...

CÉCILE.

J'entends! j'entends!

NOVART.

Ma fortune entière est à toi! Veux-tu donc me voir à tes pieds?

CÉCILE.

Ah! monsieur! ah!... Si d'autres que ma mère...

NOVART.

On vient! Comment prévenir!

CÉCILE.

Ma mère! sortons! sortons!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ARTHUR, EDOUARD, CHARLES.

NOVART.

Malédiction! C'est sir Charles!

CÉCILE.

Oh! mon Dieu! que vous êtes bon!...

LOUISE, allant vers Charles.

Ah! mon ami! il y a de la Providence dans votre retour!

NOVART, à Charles.

Vous ici, monsieur?

CHARLES.

Oui, monsieur le duc, c'est moi!... j'existe encore, et, grace au ciel, je n'ai point à me reprocher la mort d'un homme! Le comte Ellis a reçu la vie de mes mains!

NOVART.

Je n'en suis pas moins étonné de vous voir chez moi!

CHARLES.

Votre étonnement cesserait sans doute, monsieur le duc, si vous vouliez bien remarquer que je n'y viens pas seul, et que ce sont vos amis que j'amène devant vous.

ARTHUR.

Oui, mylord, vous aurez pour juge un ami!... un ami plein de bienveillance! Déjà j'ai répondu de Votre Seigneurie, et...

NOVART.

Monsieur le courtier!

ARTHUR.

Courtier!

NOVART.

Modérez, je vous prie, ce ton capable et protecteur!... vous vous donnez de grandes licences!

ARTHUR.

Courtier! courtier!

NOVART.

L'affaire est bonne et vous tient au cœur! Vous êtes las de faire des avances; se rembourser en mariant son débiteur, la spéculation est merveilleuse!... mais si vous avez compté sur un pot-de-vin ou sur des épingles pour mistriss Arthur... j'en suis très mortifié!... mais, mon cher monsieur, avec moi vous perdrez vos honoraires.

ARTHUR.

Par saint Georges!

NOVART.

Allez! allez! monsieur, retournez sur la place ou sur le port; tenez boutique de mariages, trafiquez de dots et de douaires, comme vous agiotez sur vos laines et vos épices; mais, croyez-moi, ne venez plus fouiller dans mes poches! Je suis sur mes gardes, et vous n'aurez pas mon argent!

ARTHUR, à part.

Le scélérat!... Je ne suis pas méchant, mais je sens que je l'étranglerais de bon cœur!

ÉDOUARD.

Mylord, l'insulte et l'invective sont de mauvais refuges pour échapper à toute explication!

NOVART.

Qui êtes-vous ici, monsieur?

ÉDOUARD.

Votre ami, mylord, ou votre ennemi, suivant la disposition où vous serez de rendre justice à un galant homme.

LOUISE.

Eh quoi! malheureux Novart!...

NOVART.

Milady, prenez garde! vos nerfs sont délicats, et je vous crois sujette aux évanouissements.

LOUISE.

Ah! l'ironie est atroce!

CHARLES.

Mademoiselle, ces lettres, je les ai refusées au péril de ma vie; mais, à vous, à madame votre mère, je les rends; vous êtes libre de disposer de votre main. Déjà elle est promise au comte Ellis; une naissance illustre, de grands biens, tout ce qu'il peut vous offrir, j'en suis dépourvu. Eh bien, malgré tous ces désavantages, je viens à vous, Cécile!

NOVART.

Cécile!... Eh! monsieur!...

CHARLES.

Oui, Cécile!... permettez-moi ce nom, il n'ôte rien à mon respect. Mademoiselle, je viens vous proposer de renoncer au sort brillant qui vous attend, et de vous donner sans fortune...

CÉCILE.

Ah! sir Charles!

CHARLES.

Sans fortune, mademoiselle!... à un homme qui n'en possède aucune!

NOVART, riant.

L'offre est séduisante et tout-à-fait chevaleresque! Ah! ah!

CHARLES.

Vous feriez un sacrifice immense!... mais moi, mademoiselle, je vous devrais l'honneur!

NOVART, riant.

Le rôle est héroïque!... Quelle comédie! Ah! ah!

CHARLES.

Monsieur le duc, la raillerie et le sarcasme ne sauraient m'empêcher de tenir publiquement la conduite d'un honnête homme! Peut-être pourrais-je chercher aussi à faire de l'esprit, de la plaisanterie; mais ici l'esprit me semble de bien mauvais goût, et je préfère des paroles qui partent du cœur! Croyez-moi, mylord, votre gaîté fait mal, et le rire grimace sur votre figure!... Achevez, achevez comme vous aviez commencé!... Attaquez notre honneur, calomniez, diffamez!... mais ne plaisantez pas!

NOVART.

Monsieur l'avocat! assez de phrases et de procédures, s'il vous plaît!... je n'en souffre pas davantage! Et vous, miss Novart, si vous répondez, je vous déshérite!

CÉCILE.

Ah! monsieur!... ce mot décide de mon sort!... Ma mère! cette certitude que je voulais obtenir de n'être recherchée que pour moi-même, je l'ai maintenant, et je puis donc disposer de ma main selon mon cœur! Charles, vous avez bien jugé de moi... je serai digne de vous! Voici ma main! c'est avec bonheur, c'est avec orgueil que je vous la donne!

CHARLES.

Ah! Cécile!... vous me rendez plus que la vie!

NOVART.

Enfant ingrat et dénaturé!...

CHARLES.

Elle est à moi, mylord! Respect à madame Mévil!

(La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE VI et dernière.

LES MÊMES, JULES ELLIS.

NOVART.

Lord Celbrun!... Ah! voilà ma vengeance! (à Jules qui entre) Eh! quoi?... seul, monsieur le comte?

JULES.

Oui, mylord; je viens annoncer à votre seigneurie que lord Celbrun n'aura point l'honneur de se rendre à votre invitation.

NOVART.

Comment?

JULES.

Certaines particularités dont lord Édouard a eu la bonté de lui donner connaissance, lui ont fait un devoir de ne point accepter la mission qui lui avait été confiée. Sir Robert Durham reste au ministère.

ARTHUR.

Oh! que c'est bien fait!

NOVART, à part.

Quelle école!

JULES.

Sir Charles, j'ai bien mal agi envers vous; je le reconnais hautement. Mais je puis vous jurer que je n'ai pas eu la moindre part aux calomnies infâmes dont vous avez été l'objet! Déjà justice vous est rendue, vous êtes vengé. Lady Sophie Lennox a reçu l'ordre de la reine de ne ja-

mais paraître devant elle! (à lord Édouard.) Mylord, êtes-vous content?

ÉDOUARD.

Oui, oui, mon cher Jules! Vous êtes un brave jeune homme!

ARTHUR.

J'en ai été témoin!

(Jules sort.)

NOVART.

Madame!... Messieurs!... vous êtes chez moi.

CÉCILE, à lord Édouard.

Mon ami, je n'ai plus de père!

ÉDOUARD.

Et moi, mon enfant! Viens, ma fille! venez, bonne et digne mère, venez dans la maison de votre ami!... je défie le souffle de la malignité de vous y atteindre jamais!

CÉCILE.

Mon oncle! mon cher oncle!...

NOVART.

Sortez!

LOUISE.

Cécile, votre devoir est rempli; suivez-moi, ma fille.

CÉCILE, s'inclinant.

Adieu, mylord.

ARTHUR.

Avis à nos intrigants politiques!

ÉDOUARD, à Arthur.

Le voilà sans amis, sans famille!

ARTHUR.

Et ce qu'il y a de pire... sans portefeuille.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

PARIS, IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNOE

Chez J.-N. BARBA, Libraire.

ECLAIR, opéra en 3 act. de MM. de Planard et Saint-George.

GAMIN DE PARIS, vaudeville en 2 actes de MM. Bayard et Wanderburch.

S DEUX MAITRESSES, vaudeville de M. Arvers.

PRISONNIER D'UNE FEMME, vaudeville de MM. Lagrange et Cormon.

VAGABOND, vaudeville de MM. Maillard et Cormon.

MOIS DE FIDÉLITÉ, vaud. de MM. Moreau et Ach. Dartois.

BONHOMME, vaudeville de MM. ***

TISSU D'HORREUR, vaud. de MM. Brunswich et Lhérie.

TOUR DE CARNAVAL OU LE COMMIS VOYAGEUR, vaudeville MM. Mélesville et Poirson.

IRETTE OU LE CACHET ROUGE, de MM. Leuven et Saint-Georges

NA OU LE PARISIEN EN CORSE, vaud. en 2 actes des mêmes.

TOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DE RUSSIE, puis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Nicolas, r J. Esnaux et Chennechot, 5 forts vol. in-8° imprimés sur s beau papier. Au lieu de 35 fr. 8 fr.

Histoire d'un empire qui joue depuis long-temps un si grand rôle s la lutte européenne est la seule qui montre particulièrement l'in- nce exercée depuis près de vingt-cinq ans par la Russie. L'origine de e nation y est établie avec netteté; les règnes de Pierre-le-Grand et Catherine nous ont aussi paru deux tableaux historiques qui montrent fois et le judicieux esprit et le talent de style des auteurs.

NS DE LITTÉRATURE ALLEMANDE, par Noël et Stoe-, trad. par de Rome, 2 forts vol. in-8° de 1,300 pag. 6 fr.

onnaissons bien mal et bien peu en France la littérature allemande. noms de trois ou quatre auteurs de cette nation sont seulement venus à nous, et cependant sa littérature est une des plus riches, des plus es. L'ouvrage que nous annonçons, et qui renferme des morceaux is d'une foule considérable d'écrivains célèbres en Allemagne, est pensable fout à la fois à qui désire sortir de cette ignorance commune, ui recherche une attachante lecture.

EL THÉATRAL, ou Théorie de l'art du Comédien, par ippe, de la Comédie-Française, fort in-8° de 600 s. Au lieu de 7 fr. 3 fr.

C'est l'ouvrage le plus complet sur cette profession.

S-D'ŒUVRE DE CHATEAUBRIAND, pap. gr.-cavalier , à 5 fr. le vol. au lieu de 15 fr., relié, à 7 fr. (Génie du tianisme, 3 vol.; les Martyrs, 2 vol.; Atala et René, 1 vol.)

USIADES, poème de Camoëns, traduction de Millié, beaucoup de notes, 2 vol. in-8., beau papier, Didot. 6 fr.

ieu met cet ouvrage à côté de l'Illiade et de l'Odyssée.

RES SUR L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, ses Con- rains, la cour de Navarre et de la Malmaison, 3 vol. couverture imprimée, 2e *Édition*. 6 fr.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, 4, RUE DE VERNEUIL.

PQ
2237
E3L6

Empis, Adolphe Dominique Floret
Joseph Simonis
Lord Novart

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY